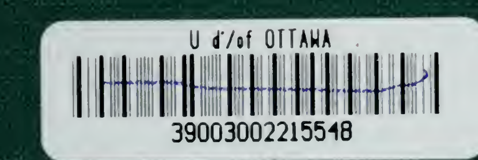

U d'/of OTTAWA
39003002215548

Oct. 8 1968

LES CAFÉS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DE PARIS

DU MÊME AUTEUR

LES DISCOURS DU TRONE, depuis 1814 jusqu'a nos jours, avec une preface. 1 volume in-12.

HISTOIRE DE LA COMMUNE. 1 volume in-12.

MÉMOIRE DE L'ÉLECTION DU ROI CHARLES VII. 1 vol. in-12.

LIGIER RICHIER, artiste lorrain. Petit volume in-18.

LE ROMAN D'UN PARVENU. 1 volume in-12.

MADEMOISELLE DE MERVILLE. 1 volume in-12.

EN PREPARATION :

LA DAME DE MONTBRAS. 1 volume in-12.

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoît. — [1450]

AUGUSTE LEPAGE

LES CAFÉS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DE PARIS

Le Procope — La Renaissance — Madrid
Suède — Le Rat-Mort — Buci
Frontin — Brasserie Saint-Séverin — Foy
Le Coup du Milieu, etc.



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—



PRÉFACE



EAUCOUP *de personnes s'imaginent que les journalistes sont des piliers de cafés, qu'ils passent dans ces établissements toutes leurs journées et une partie de leurs nuits, écrivant leurs articles entre deux consommations. Nous ne voulons pas ici protester contre une croyance absolument fausse et parfaitement absurde; cependant, comme le titre de notre livre pourrait faire supposer que nous venons apporter des preuves nouvelles à l'appui de cette idée, nous croyons utile d'expliquer au lecteur ce qu'est l'existence d'un écrivain travaillant sérieusement.*

D'abord, dans les cafés quels qu'ils soient, les journalistes ne sont jamais dans leur milieu; sauf de rares exceptions, le public ne leur convient pas et les braves gens qui, en dégustant un moka plus ou moins pur, rédigent des constitutions, crient contre les formes de gouvernement qui n'ont pas l'heur de les satisfaire, discutent les impôts et causent sur l'économie sociale, ne

s'imaginent pas combien leurs raisonnements faux, débités en mauvais français, intéressent peu les écrivains. En dehors de ces considérations purement morales, d'autres causes non moins importantes empêchent les rédacteurs des journaux parisiens de s'attarder trop longtemps dans les cafés. Il y a le travail quotidien du journal. Il faut aller à la rédaction, causer du numéro du jour, écrire les articles. Le metteur en pages entr'ouvre la porte des bureaux, réclame la copie, il faut se presser. Cependant des visites arrivent, on renvoie bien quelques importuns, mais on est malgré tout obligé de recevoir, et, tout en écoutant un récit, on écrit un article dont il faut ensuite corriger les épreuves.

Pour les journaux du soir, la besogne est terminée à deux heures, mais pour les journaux du matin il faut retourner dans l'après-dînée travailler quelquefois jusqu'à minuit ou une heure.

A côté de cette tâche quotidienne, beaucoup d'écrivains travaillent pour des feuilles spéciales, littéraires, scientifiques, économiques, des revues, et écrivent ces articles chez eux. D'autres, critiques de théâtres, sont obligés d'assister aux premières représentations et, souvent, en sortant d'écouter cinq actes, doivent s'asseoir devant une table ou un bureau ; outre les théâtres, il y a les séances hebdomadaires des académies, les réunions des sociétés scientifiques et littéraires, les bals, les soirées, les concerts dont il faut parler, faire les comptes rendus. Puis les gens à recevoir, les visites obligatoires à rendre, les lettres à

écrire : on admettra que toutes ces choses suffisent pour occuper la journée d'un homme. Le café n'y est donc qu'une espèce de centre où l'on peut se voir et causer pendant quelques minutes ; mais là même souvent le journaliste travaille. Le correspondant des feuilles des départements recueille les dernières nouvelles et attend l'heure extrême pour mettre sa lettre à la poste. Le reporter *va de l'un à l'autre, causant à l'homme politique, à l'artiste, à l'auteur dramatique, et prend des notes qui paraîtront le lendemain.*

Les prétendus journalistes qui établissent leur domicile au café ne sont que des déclassés et des impuissants qui, au lieu de travailler sérieusement, trouvent plus commode de se livrer à des critiques contre la société et surtout contre leurs confrères arrivés, grâce à l'énergie et au travail, à conquérir une position. Ces individus préparent l'avénement des nouvelles couches sociales qui les porteront au pouvoir dans des moments de crises et les enverront à la Chambre sous des gouvernements réguliers. Le café n'est donc qu'un bien modeste accessoire dans l'existence de l'écrivain sérieux, et même, lorsqu'il y va, c'est pour lire les journaux, les revues, écrire une lettre ou sa correspondance, voir des confrères, recevoir des importuns, mais rarement pour s'amuser. Le temps lui fait défaut.





LES CAFÉS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

LE CAFÉ FOY[1]



E café de Foy a été une des curiosités de Paris. Fondé sous le règne de Louis XVI, il avait alors sa façade principale sur la rue de Richelieu et une terrasse occupait un coin du jardin du Palais-Royal. Quand le duc d'Orléans, alors propriétaire de ce palais, eut fait construire les belles maisons à arcades qui entourent le jardin de trois côtés, les immeubles des rues de Richelieu et des Bons-Enfants, qui avaient une de leurs façades sur cette promenade, s'en trouvèrent séparées par les rues de Montpensier et de Valois. Les propriétaires réclamèrent, les locataires se plaignirent, les boutiquiers protestèrent, mais tout fut inutile

1. Le nom de café Foy a prévalu.

et les industriels durent aller habiter les boutiques créées sous les arcades. Le café de Foy se déplaça, quitta son installation primitive et se rétablit à l'endroit où toute la génération des dernières années du XVIIIe siècle et celle de la première moitié du XIXe l'ont vu prospérer, décliner et disparaître définitivement. Il avait primitivement pour enseigne : *A la Foy;* ce nom parut sans doute trop long et il devint le café de *Foy*.

Pendant la première République, le jardin du Palais-Royal était fréquenté par les politiqueurs de toutes nuances, depuis le royaliste jusqu'au pourvoyeur de la guillotine; les boursiers, les aigres-fins, les filles publiques, les incroyables du Directoire s'y coudoyaient. Sous l'Empire, les uniformes des officiers et des généraux remplacèrent les costumes extravagants et grotesques des citoyens animés du *souffle de 92*.

En 1815, la célébrité du café y attira les chefs des troupes étrangères, et beaucoup de serviteurs dévoués de Napoléon Ier s'y rendaient également, dans le but de froisser par leurs airs ou leurs discours les chefs russes, allemands ou anglais, et de les forcer ainsi à se battre. Beaucoup de duels naquirent de ces disputes, naturellement la population parisienne prenait toujours le parti des Français.

Le peintre Carle Vernet était un des habitués du café de Foy, où son fils Horace allait le voir souvent. Ce dernier peignit même au plafond une hirondelle qui est devenue légendaire et que plusieurs générations sont allées voir, ne se doutant

pas que l'hirondelle primitive avait été enlevée et remplacée désavantageusement par une autre, œuvre d'un barbouilleur quelconque. Mais on admirait de confiance.

Un jour, ou plutôt un soir après minuit, au moment où les habitués de l'établissement se retiraient, les peintres en bâtiments entrèrent munis de leurs échelles et se mirent en devoir de laver le plafond, de donner un éclat nouveau aux dorures, de rajeunir les peintures. Le jeune Horace grimpa sur une échelle, muni d'un pot de couleur et d'un pinceau, et en peu de temps une demi-douzaine d'hirondelles ornaient le plafond. L'un de ces oiseaux fut conservé, grâce à M. Lenoir, alors patron du café, son jeune client portant un nom déjà célèbre et qu'il devait illustrer encore. Quand M. Lenoir vendit son fonds, il fit détacher le morceau de plafond sur lequel était peint l'oiseau et le plaça dans sa collection artistique. Son successeur fit remplacer l'hirondelle et aujourd'hui on voit encore cette copie que beaucoup prennent pour l'original.

Carle Vernet, fort âgé, avait l'habitude de s'asseoir toujours à la même table. Quand, par hasard, sa place était prise par un client de passage, on lui mettait à côté de sa table un guéridon et il attendait tranquillement que l'intrus déguerpît. Paul Delaroche accompagnait son ami Vernet.

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, beaucoup d'Anglais fréquentaient le café de Foy. L'amiral Sidney-Smith, celui qui, en

1799, avait aidé Djezzar-pacha à défendre Saint-Jean d'Acre contre Bonaparte, se faisait remarquer par la quantité de punchs qu'il absorbait. Il arrivait souvent qu'il roulait sous la table ; alors un de ses compatriotes, taillé en Hercule, le colonel Thomas Swel, le chargeait sur ses épaules et le remportait avec une gravité toute britannique.

L'habitué le plus étrange de ce café fut longtemps Chodruc-Duclos, qui dans un costume invraisemblable parlait aux clients les plus distingués, leur serrait la main, et, après avoir emprunté deux francs — jamais plus — à l'un ou à l'autre, s'asseyait à une table et les dépensait. Chodruc-Duclos était la terreur du patron, auquel il faisait souvent le même emprunt, il demandait ensuite une consommation de dix sous ou de quinze sous, payait avec la pièce qu'il venait de recevoir et laissait le reste au garçon.

Un digne pendant de Chodruc-Duclos comme malpropreté était un Grec, Nicolopoulo, qui passait pour un savant; son pantalon passé à l'état de charpie ne se soutenait que grâce à une corde formant ceinture. Le reste du costume était à l'avenant. Nicolopoulo entrait au café toujours chargé de vieux bouquins qu'il compulsait gravement sans s'occuper, pas plus que Chodruc, des signes de dégoût manifestés par ses voisins.

Les excentriques que nous venons de citer faisaient un contraste violent avec les autres habitués, distingués de costumes et de manières et dont beaucoup ont acquis la célébrité ou au moins une

notoriété très-grande. Nous citerons : M. Lemaître de Sacy, le savant traducteur de la Bible, François Arago, l'illustre astronome, et son frère Jacques, le voyageur, Emmanuel, fils de François, vaudevilliste spirituel et qui grâce à son nom devait devenir député et ministre de la justice après le 4 septembre. A cette époque c'était un gros garçon aux joues rebondies, aux yeux à fleur de tête, à la taille élevée. D'une belle prestance, il était l'idole des jeunes artistes, qui le contemplaient respectueusement. Avec l'âge, M. Emmanuel Arago a engraissé, mais il a renoncé au vaudeville, ce que nous nous permettons de regretter. Nous nous rappelons qu'aux dernières élections qui eurent lieu sous l'Empire, en 1869, il se porta candidat, concurremment avec M. A. Lavertujon, rédacteur en chef de la *Gironde*, de Bordeaux. A cette époque le parti avancé trimballait déjà ses candidats d'une extrémité à l'autre de la France. Dans leurs courses aux environs de Paris, ils débitaient les boniments de circonstance sous des hangars, dans des salles de bal, et juchés sur les tréteaux. M. Lavertujon variait un peu ses discours, M. Arago répéta le même partout. Dans ce fameux programme, il parlait de la Compagnie de Jésus et disait de ses membres : « Je combattrai les jésuites, ces conspirateurs de partout et ces citoyens de nulle part ! »

Pour prononcer cette phrase il prenait un air inspiré et sa voix faisait trembler les vitres. Quelques jeunes gens s'amusèrent de ces mots répétés trois ou quatre fois par jour, suivirent partout

le candidat et l'accompagnaient quand, après avoir repris haleine et levé les yeux au plafond, il commençait : « Je combattrai, etc... » Cette plaisanterie tournait à la *scie,* les frères et amis eux-mêmes riaient comme des bienheureux. M. Arago, ne jugea pas opportun de modifier son discours qui dura jusqu'à la fin de la période électorale Il doit être précieusement conservé dans quelque carton pour être employé à l'occasion.

Venaient ensuite M. Plougoulm, un véritable jurisconsulte, auteur de brochures de grande valeur et de traductions d'auteurs latins et grecs, procureur général à Toulouse, avocat général à la Cour de cassation, puis conseiller à cette même cour, mort en 1863 ; M. Dupin, non moins célèbre, mort sénateur après avoir occupé les postes les plus élevés de la magistrature; M. Payen, le savant chimiste, membre de l'Académie des sciences; le docteur Bouillaud, une célébrité médicale de l'époque ; Évariste Bavoux, conseiller d'État sous l'Empire, écrivain politique qui n'a point abandonné la cause napoléonienne. M. de Montalivet, ministre de Louis-Philippe, auteur d'un ouvrage écrit pour répondre à M. Rouher. Le titre de ce volume est *Rien, ou dix-huit ans de parlementarisme;* M. de Montalivet a acquis un regain de notoriété par le brusque abandon des idées politiques qu'il avait toujours soutenues. Crémieux, un des personnages qui ont été si fatals à la France ; Ledru-Rollin[1], l'homme au vasistas du Conserva-

1. Un individu nommé Dauhéret, condamné, le

toire des arts et métiers ; le comte d'Argout, qui a été gouverneur de la Banque de France; M. Baroche, devenu ministre de la justice sous Napoléon III, mort pendant la guerre. On connaît la fin héroïque de son fils, tué au Bourget; M. Haussmann, le créateur du nouveau Paris.

Après les savants et les jurisconsultes nous citerons les militaires : Cavaignac, qui devait rendre au parti de l'ordre tant de services en 1848; Négrier, tué cette même année en combattant les insurgés républicains; le vieux général comte Pajol, qui avait fait toutes les campagnes de l'Empire et s'était mêlé activement au mouvement de 1830; le général Pajot, portant fièrement une longue queue qui frétillait entre ses épaules; le colonel du Barail et son fils, devenu lui-même général de division, qui a rendu des services éclatants pendant les jours néfastes de la Commune et a occupé avec distinction le poste de ministre de la guerre après l'élévation du maréchal de Mac-Mahon à la présidence. Le père du géné-

16 mars 1874, à quatre mois de prison par le tribunal correctionnel d'Autun, était porteur d'une chanson d'où nous extrayons ce couplet :

Ledru-Rollin, dont la tête est sévère,
Que tu es beau dans un jour de débats,
Lorsque tu dis à toute l'Assemblée :
La République! Non, nous ne l'avons pas!
Le drapeau rouge, que tout Français vénère,
C'est le manteau que le Christ a porté.
Rendons hommage au brave Robespierre
Et à Marat, qui le fit respecter.

ral était d'une taille colossale et doué d'une force herculéenne, M. Mamignard, ancien fournisseur des armées sous Napoléon Ier. Un trio qui était fort remarqué, composé du général comte de La Riboisière, du général Gourgaud et de Mme de la Riboisière, se mêlait rarement aux autres militaires.

Le voisinage du Théâtre-Français attirait au café de Foy les littérateurs et les artistes. Alexandre Dumas père, Léon Laya, l'auteur du *Duc Job*, Louis Lurine, écrivain de grande valeur; Eugène Gauthier, qui a écrit au *Constitutionnel* et dans plusieurs autres journaux des études fort remarquables sur la musique et les musiciens. M. Gauthier est professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, maître de chapelle à Sainte-Eugénie. Il a orchestré Mozart au Théâtre-Lyrique et a commis plusieurs pièces fort gaies, nous citerons entre autres le *Docteur Mirobolant*. Le gouvernement français l'a chargé d'une mission en Belgique; il s'agissait de rechercher la musique d'un *Orphée* de Montroude. Mme Dorval, la célèbre actrice, Ligier, des *Français*, Mlle Denain, appartenant au même théâtre. Cette dernière était toujours accompagnée de son père et de sa mère; Bouffé, acteur et directeur des *Variétés*, Levasseur, de l'Opéra, enfin un fantaisiste, le marquis d'Aligre, toujours accompagné de danseuses et de cabotines qu'il promenait dans son équipage. Parmi les clients on remarquait deux chansonniers : Joseph Vimeux et Frédéric Bérat. Ce dernier est l'auteur de la chanson populaire intitulée *Ma Normandie*.

M. Lenoir céda son établissement à son premier garçon, M. Lemaître. Ce fut l'ex-fournisseur, M. Mamignard, qui lui avança les deux cent mille francs nécessaires pour payer son patron. L'ancien garçon, devenu maître à son tour, fit une fortune de deux millions et se retira des affaires. Le fils de M. Mamignard épousa Mlle Darcier. Le café de Foy déclina rapidement; le deuxième successeur de M. Lemaître, ayant fait de mauvaises affaires, abandonna son fonds à ses créanciers qui firent vendre le mobilier aux enchères.

La suppression des maisons de jeu installées au Palais-Royal, la sévérité de la police à l'égard des femmes qui hantaient le jardin et les galeries de bois[1] avaient fait le désert dans ce coin si animé de Paris. Les habitués disparurent, et le café dut fermer, faute de clients. Jusqu'au dernier jour la pipe en fut impitoyablement proscrite, peut-être cette exigence accéléra-t-elle sa décadence, mais enfin il tomba dignement.

M. Lenoir, un des propriétaires du café, mérite une mention spéciale. Il avait remplacé sa mère, dont la beauté était célèbre au moment de l'invasion; mais, le métier de limonadier ne lui plaisant pas, il se retira des affaires, acheta des œuvres d'art et forma une très-belle collection qu'il laissa à l'Etat après sa mort. C'était un véritable don princier.

Sa veuve, qui lui survécut une dizaine d'an-

1. Remplacées par la galerie d'Orléans.

nées[1], donna aux pauvres sa fortune, évaluée à plusieurs millions. Une partie de cette somme importante doit, suivant le testament, servir à construire un hôpital, et les revenus de ce qui restera disponible seront appliqués à l'entretien de cette œuvre de bienfaisance.

La vente de son mobilier, qui eut lieu au mois de mai 1874, produisit une somme fort importante. Le second fils de Paul Delaroche était le filleul de M. et de Mme Lenoir, qui lui donnèrent 500,000 francs le jour de son mariage.

Ainsi le Palais-Royal a vu disparaître un à un tous les établissements publics où se réunissaient les célébrités du moment. Le café *Lemblin,* dont la clientèle était composée de savants ; le café de la *Montansier,* devenu sous les Bourbons un rendez-vous de bonapartistes ; le café *Corazza,* fréquenté par les jacobins ; celui du *Caveau,* par les girondins ; le café de *Valois,* hanté par les feuillantins.

Au café Corazza ont encore lieu les banquets du *Caveau,* à la Rotonde ou au café d'Orléans vont souvent les hommes de lettres qui fréquentent la librairie Dentu, et rue de Valois, au restaurant du *Bœuf à la mode,* on voit les rédacteurs du *Constitutionnel* et du *Pays* dont les bureaux sont voisins. Quelques provinciaux regardent avec un certain ahurissement M. Paul de Cassa-

1. Mme Lenoir est morte très-âgée au commencement de 1874.

gnac et se retirent enchantés de pouvoir donner, lorsqu'ils seront de retour dans leurs départements, des détails authentiques sur la physionomie et les gestes du rédacteur en chef du *Pays*.





LE CAFÉ PROCOPE



Cet établissement, qui a joui pendant de longues années d'une grande célébrité, vient de fermer. Le café Procope, où se sont réunis les écrivains illustres des XVIIe et XVIIIe siècles, ne sera bientôt plus qu'un souvenir.

Lorsque l'art de l'imprimerie, nouvellement inventé et appliqué d'abord à la multiplication des textes sacrés, eut enfin largement répandu les textes antiques, les chroniques, les cosmographies et les astrologies, une sorte de fraternité fut créée entre les gens de l'art nouveau, savants et imprimeurs. Les hommes de lettres (nous pouvons déjà leur donner ce nom) ne tardèrent point à se connaître, à se réunir dans des lieux publics où ils pouvaient causer tout à leur aise sur tous les sujets que leur suggérait leur active imagination. L'imagination fut toujours leur faculté maîtresse. En se réunissant au cabaret, ils ne faisaient d'ailleurs que suivre la tradition des vieux poëtes. Villon, *bon*

folastre, hantait la taverne, et s'il fit une ballade contre les taverniers, ce fut contre les taverniers *qui brouillent nostre vin.*

Au reste, nous ne voulons pas remonter plus haut que le XVIIe siècle. En ce siècle qui ne fut pas toujours solennel, les écrivains les plus illustres avaient les mêmes habitudes que Saint-Amand, qu'on voyait, selon le vers pittoresque de Boileau,

> Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.

Ils se donnaient rendez-vous rue de la Juiverie, au cabaret de la *Pomme de Pin.* Dans cette rue située tout près de Notre-Dame était l'église paroissiale de Sainte-Magdeleine qui, bâtie par les Juifs pour les cérémonies de leur culte, avait été en 1183, après leur expulsion, transformée en temple catholique. Sous le règne de Louis XIV on agrandit l'ancienne synagogue, les paroisses de Sainte-Geneviève-des-Ardents, de Saint-Christophe, de Saint-Leu et Saint-Gilles furent supprimées et réunies à Sainte-Magdeleine. Les hommes de lettres professaient-ils pour cette sainte un culte particulier ou étaient-ils attirés à la *Pomme de Pin* par la qualité des consommations? C'est un détail qu'ils ont négligé de nous donner.

Le *Mouton blanc,* sur la place du cimetière Saint-Jean, était fort bien fréquenté; c'est là que s'assemblaient Molière, Boileau et Racine et quelques gens de cour. Car ces trois poëtes étaient du parti de la cour et fort goûtés de Louis XIV

2

qui, on le voit, ne choisissait pas mal ses amis. C'est au *Mouton blanc* que Racine avec Furetière raillait cruellement la perruque de Chapelain. C'est du *Mouton blanc* que sortirent les *Plaideurs*.

Au XVIIIe siècle un cabaretier nommé Landelle ouvrit un établissement au carrefour Buci et compta parmi ses clients Crébillon, Gresset et beaucoup d'autres littérateurs. Dans la rue de Buci se trouvait le *Théâtre-Illustre*, où débuta Molière. A quelques pas, dans la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, devenue rue de la Comédie[1], lorsqu'en 1688 les comédiens français vinrent s'y établir, le café Procope eut bientôt une célébrité européenne.

Ce fut dans cet établissement que les Parisiens prirent pour la première fois des glaces, aussi se passionnèrent-ils pour ce genre de rafraîchissements. Pendant tout le XVIIIe siècle la vogue du café Procope se maintint. Il eut pour clients les écrivains les plus célèbres. Piron, Destouches, d'Alembert, Voltaire, Crébillon et une multitude d'autres littérateurs avaient fait de ce café une succursale de l'Académie. Sous la Révolution on songeait à tout autre chose qu'à la littérature, le café Procope fut abandonné. Puis, lorsque des temps plus calmes revinrent, sa vogue reparut. Sous le second Empire, Vermorel, Gambetta y jetèrent leurs plans de réformes sociales.

M. Babinet avait sa place au rez-de-chaussée. M. Pingard, le chef actuel du secrétariat à l'In-

1. Aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie.

stitut, y a fait pendant de longues années sa partie de dominos.

Depuis 1819, il a vu entrer à l'Institut tous les membres des cinq académies. Il a donné des conseils aux récipiendaires de l'Académie française, et, quand un nouvel immortel doit être reçu, M. Pingard le place dans la salle, à l'endroit qu'il occupera le jour de la cérémonie, et le fait regarder vers le pilier du sud-ouest. La voix s'arrête sur cette masse de pierre, remonte et retombe sur le public. C'est l'abbé Maury, devenu cardinal et archevêque de Paris, qui a découvert ce moyen d'être entendu de son auditoire. Doué d'une fort belle voix, il était désolé des mauvaises qualités d'acoustique de la salle des réceptions académiques. Les sons se perdaient dans les tribunes, et c'est à peine si les auditeurs placés à quelques pas percevaient quelques lambeaux de phrases. L'abbé essaya son organe, d'abord il n'entendit que des sons criards, des éclats bizarres, puis tout en tournant lentement sur lui-même, les mots qu'il prononçait devinrent tout à coup d'une netteté admirable. Sa voix harmonieuse, bien timbrée, emplissait la coupole, s'enfonçait dans les tribunes. Il avait trouvé ce qu'il cherchait, aussi son succès fut-il grand le jour de sa réception.

Depuis cette époque, c'est M. Pingard, à qui l'abbé raconta le fait, qui instruit les académiciens de la découverte du célèbre cardinal.

Sur les murs du salon du rez-de-chaussée du café Procope, sont peints les portraits de Voltaire, de d'Alembert, de Piron, de Jean-Jacques Rousseau,

de Mirabeau. On montre encore la table devant laquelle s'asseyait l'ami du roi de Prusse.

M. Étienne Charavay, le savant paléographe, fondateur de la *Revue des documents historiques ;* M. Anatole France, l'auteur des *Poëmes dorés,* ont fréquenté le *Procope.* Un de ses clients les plus bizarres a été M. Montferrand, géologue distingué, voyageur par goût. Il s'occupe de relever toutes les bourdes qu'il trouve dans les journaux. Sa collection est déjà considérable, et si jamais elle est publiée, elle aura un succès de curiosité.





LE CAFÉ DE LA RENAISSANCE



Cet établissement a eu un instant de célébrité : son nom a été cité à la sixième chambre; les maîtres de Paris sous la Commune y ont tenu leurs assises et préparé le plan de campagne sinistre qui devait finir par l'incendie et par le meurtre.

Dans les premiers mois de l'année 1866, Tridon, Raoul Rigault, les frères Levraud, Dacosta, A. Verlière, Longuet, Genton, Protot, Largillière [1], Landowski et plusieurs de leurs amis poli-

1. Largillière était menuisier. Après avoir fait ses trois mois à Sainte-Pélagie, il reprit sa profession, renonça à la politique et alla avec sa femme rester à Belleville où il tenait en même temps un garni. Ses anciens amis le considérèrent comme un traître, et, sous la Commune, voyant qu'il refusait de se mêler au mouvement, il fut arrêté et ensuite fusillé par ordre des bandits dont n'avait pas voulu se rendre le complice.

tiques, surveillés par la police, se laissèrent surprendre un soir qu'ils causaient de l'avenir de la France ; le tribunal les condamna à des peines variant de trois à quinze mois de prison et fit fermer le café. Le commissaire de police Clément, chargé de leur arrestation, les surveillait depuis longtemps. Il était prévenu qu'ils avaient une réunion à la Renaissance ; lorsqu'ils furent tous assemblés dans la même salle, dont un garçon limonadier défendait l'entrée, M. Clément entra brusquement, plaça sur l'escalier quelques-uns de ses hommes, et, montant rapidement à l'entre-sol, où se trouvaient ceux qu'il cherchait, il les prit comme dans un filet. Au premier moment, la stupeur fut grande lorsqu'on apprit l'entrée de la police : quelques individus parvinrent à se sauver ; le reste alla passer la nuit à la préfecture.

Ces arrestations firent jeter les hauts cris aux journaux dits *libéraux,* qui blâmèrent l'Empire sur ses façons d'agir, et déclarèrent que les gens mis aussi brusquement sous les verrous n'étaient pas dangereux, qu'ils ne conspiraient point et qu'aucune loi ne les empêchait de se réunir dans un établissement public pour causer ou jouer. M. Gustave Chaudey s'intéressa beaucoup aux jeunes gens ainsi poursuivis, disant bien haut qu'ils étaient incapables de faire le moindre mal ; il ne songeait point alors que ses protégés le feraient fusiller cinq ans plus tard !

Le café de la Renaissance, situé en face de la fontaine Saint-Michel, avait une physionomie spé-

ciale à l'heure de l'absinthe et le soir. Des étudiants débraillés, les cheveux en désordre, entraient, montaient au premier étage, se formaient par groupes, parlaient politique ou engageaient une partie de billard. On allumait les longues pipes savamment culottées, et, à travers un nuage de fumée, on entendait, en même temps que les voix des discoureurs, le bruit des billes d'ivoire s'entrechoquant sur le tapis vert.

Des *étudiantes* étaient mêlées aux hommes. Ces filles des rues aux costumes extravagants fumaient des cigarettes et s'occupaient de politique.

M. Fernand Papillon, qui n'était pas encore le savant collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, fréquentait le café de la Renaissance, mais il travaillait sérieusement, rédigeant des articles pour le fameux dictionnaire de M. Larousse et écoutant sans les prendre au sérieux les divagations politico-économiques de Rigault et de ses amis [1].

1. Au mois de mars 1873 avait paru le commencement de notre étude sur les *Cafés politiques*, à ce propos M. Papillon nous adressa la lettre suivante :

« Mille remercîments, cher monsieur Lepage, pour les quelques lignes bienveillantes que vous m'avez consacrées dans la *Revue de France*. J'ai toujours peur de voir, dans les récits de ces préliminaires de la Commune, mon nom associé ou seulement assimilé à ceux des gredins avec qui le hasard m'a fait vivre pendant trop longtemps, et vous suis infiniment reconnaissant de m'en avoir distingué.

« Votre, etc. »

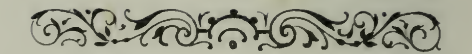
M. Fernand Papillon est mort au commencement de l'année 1874. Il avait presque atteint la célébrité à l'âge où l'on commence à être connu seulement d'un petit nombre d'hommes spéciaux. Ses mémoires, lus à l'Académie des sciences, avaient été remarqués, ses études sur quelques savants allemands publiées dans la *Revue des Deux Mondes* avaient obtenu auprès des lecteurs de ce recueil un légitime succès. Ces différents travaux ont été réunis en volumes sous les titres de : *La Nature et la Vie,* l'un de ces volumes n'a même paru qu'après la mort du jeune et laborieux savant.

Une société moins bruyante se réunissait au rez-de-chaussée de l'établissement : on y remarquait M. Gustave Huriot, rédacteur du *Courrier français,* M. Lariche, savant répétiteur de droit, auteur d'un ouvrage sur les *Pandectes,* mort fou, M. Decrosse, nommé magistrat sous le ministère Ollivier. Quelquefois Landowski et son frère Landeck se mêlaient à ces jeunes gens, qu'ils considéraient pourtant comme des républicains trop tièdes.

En 1872, nous trouvant à Lyon, nous écoutions la musique militaire sur la place Bellecour, lorsqu'un garçon de café, s'approchant respectueusement, prononça notre nom. Nous reconnûmes aussitôt le patron du café de la Renaissance. Le malheureux nous raconta ses infortunes et termina son récit en disant que les hauts dignitaires de la Commune étaient la cause de sa ruine. Il avait eu l'imprudence de leur faire crédit, et lorsqu'ils

eurent accaparé le pouvoir le souci de payer leurs dettes ne les empêcha pas de dormir, et, si l'imprudent limonadier avait réclamé, il est probable qu'il eût été immédiatement mis sous les verrous.





LE CAFÉ DE BUCI



u temps où les étudiants et les artistes n'avaient pas encore déserté le quartier Latin pour la rive droite, tout près du café Procope, dans la rue de Buci, s'ouvrit un établissement qui eut également ses clients célèbres. Ils s'y réunissaient en sociétés plus ou moins nombreuses ; les partis politiques et les opinions scientifiques y avaient leurs représentants ; tous les soirs on se querellait sur la meilleure forme de gouvernement à donner à la France, la valeur de telle théorie écrite par un savant professeur, la qualité d'un tableau ou d'un livre. Inutile de dire que les impuissants formaient la majorité de ces réunions, et qu'ils ne se gênaient pas pour critiquer amèrement ceux de leurs camarades qui faisaient leur chemin dans les lettres ou dans les arts

Heureusement, ils n'étaient pas seuls. Jusqu'à la veille de sa mort, M. V. de Mars, secrétaire de la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*,

est allé au café de Buci où il prenait toujours de la bière. Ceux qui avaient envoyé des articles à la *Revue* venaient lui faire leur cour, et ils étaient nombreux. M. Gustave Planche, le savant critique, y écrivait la plupart de ses articles en déjeunant modestement d'une tasse de café à la crème. M. Malapert, avocat républicain, était un des vieux habitués de l'établissement. Après le coup d'État de 1851, menacé d'arrestation, il se cacha dans l'appartement du propriétaire du café. Sa peur était telle, que, lorsqu'on voulut le faire sortir de sa cachette, il fut longtemps à comprendre que ceux qui l'appelaient n'étaient pas des ennemis. Plus tard, sur sa demande, il obtint du gouvernement de Napoléon l'assurance qu'il ne serait pas inquiété. Ses amis se montrèrent fort mécontents de cette soumission.

Théodore de Banville, l'auteur des *Odes funambulesques,* M. Dumas, le savant médecin devenu par la suite inspecteur des eaux de Vichy, M. Depaul, élu membre de l'Académie de médecine, et que les habitants du quartier ont envoyé siéger au Luxembourg, ont fréquenté le café. Nous citerons encore M. Glachant, qui a épousé une fille de M. Duruy; M. Harpignies, le peintre dont le talent est connu de tous ceux qui s'occupent d'art; M. Hamon, peintre également, qui avait quitté la France pour l'Italie, et est mort loin de Paris à l'âge de cinquante-trois ans; M. Georges Bell, qui s'est fait un nom dans les lettres.

M. Baltard, architecte, membre de l'Académie des beaux-arts, que le plan des Halles centrales

a rendu justement célèbre. Il portait toute sa barbe, à laquelle il tenait beaucoup, cependant on a raconté qu'il la sacrifia pour une simple question d'amour-propre. Le *Figaro* a raconté ce fait et nous citons son récit :

« En ce temps-là, M. Baltard portait toute sa barbe — une barbe magnifique, dont il était fier et qu'il soignait avec amour. La reine d'Angleterre vint à Paris et la ville lui donna des fêtes superbes comme on en donne sous les *tyrans!* Dans le programme des réjouissances, figurait un bal à l'Hôtel de ville qui nécessita des travaux, des ornementations et des aménagements spéciaux dont M. Baltard fut chargé. Son travail fini, l'illustre architecte alla trouver M. le baron Haussmann :

« — M. le préfet, lui dit-il, je vais vous deman-
« der une faveur.

« — Laquelle?

« — Présentez-moi à la reine d'Angleterre lors-
« qu'elle viendra au bal demain soir.

« — J'y consens... mais vous savez, mon cher
« architecte, la barbe est mal vue des Anglais, qui
« n'admettent que les favoris... Par conséquent je
« vous conseille de vous raser... Votre présenta-
« tion est à ce prix. »

« M. Baltard s'engagea avec un soupir à jeter bas sa toison magnifique, et il le fit non sans s'y reprendre à deux fois et non sans gémir sur la rigueur du sacrifice.

« Le soir du bal arrive. M. Baltard, le visage imberbe, prend place à côté du préfet. La reine arrive, les présentations ont lieu, et M. Haussmann,

après les avoir terminées, regarde avec étonnement un individu qui lui fait des gestes désespérés.

« — Qu'avez-vous donc, monsieur, lui dit-il, et « qui êtes-vous ?

« — Qui je suis?... mais vous me reconnaissez « bien ; je suis Baltard et vous m'avez promis de « me présenter à la reine d'Angleterre.

« — Ma foi, mon cher, s'écria le baron en riant, « l'absence de votre barbe vous change tellement, « que je ne vous ai pas reconnu... »

« Et voilà comment M. Baltard coupa pour rien sa barbe chérie, cette barbe à laquelle il tenait tant ! »

Jules Vallès commença à développer au café de Buci ses idées sur Homère et Molière. Delescluze, moins prolixe, lisait toujours, excepté quand il était avec M. Ranc. M. Melvil-Bloncourt, un créole, que les habitants de la Martinique, ses concitoyens, ont nommé député à l'Assemblée en 1871, n'avait pas alors une ambition bien grande. Il écrivait dans les petits journaux, et, lorsqu'on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait invariablement :

« *Ze fais de la p'tit' littéatu.* »

Cette phrase plaisait énormément et on ne se gênait pas pour la lui faire répéter souvent. Il est probable qu'une fois député, il a abandonné la *p'tit' littéatu* pour se livrer à la grande politique. Mais en dépouillant les dossiers de la Commune, on mit la main sur celui de M. Melvil, qui jugea à propos de gagner la frontière. Le conseil de guerre le condamna à mort.

M. Emile Laurent, bibliothécaire au Corps législatif, arrivait tous les soirs à heure fixe. Il a pris comme littérateur le nom de Colombey, village de la Meurthe où il est né. Avec M. Laurent on voyait assez souvent M. Romey, auteur d'une *Histoire d'Espagne* qui n'a jamais été terminée. M. Romey a été un des collaborateurs de M. Larousse, il a rédigé les articles sur l'Espagne et cité son livre comme une œuvre de grand mérite. C'est d'un bon père. M. Charles Furne, l'éditeur aussi connu par sa belle traduction de *Don Quichotte* que par la valeur des ouvrages qu'il publiait, fréquentait le café de Buci. Il y allait en compagnie de M. Bourdin, l'ami de Jules Janin, qui a édité le *Mémorial de Sainte-Hélène* et un grand nombre de beaux livres illustrés, et de M. Lemercier, l'habile imprimeur lithographe.

M. Bermudez de Castro, un Espagnol qui est devenu Français, étonnait par sa mémoire prodigieuse. Il citait des pièces de vers de Lamartine ou d'Hugo, des fragments des ouvrages des écrivains célèbres. Son frère, le duc de Ripalda, a été plusieurs fois ministre en Espagne, sous le règne d'Isabelle. En arrivant au pouvoir, il envoyait M. Bermudez comme consul ou consul général dans une partie du monde quelconque, et, grâce à sa qualité de polyglotte, le fonctionnaire n'était jamais embarrassé. Seulement, l'ennui le prenait, il avait la nostalgie de Paris; alors il donnait sa démission et revenait s'installer au quartier Latin.

Un savant orientaliste, M. Jules Oppert, dont

les travaux sur les langues sémitiques sont universellement connus, a été longtemps un des habitués du café. M. Champfleury, M. Wilfrid de Fonvielle y ont fait souvent acte de présence, de même que M. Élie Sorin, l'auteur d'une histoire de la première République, une des rares œuvres impartiales sur cette époque sorties de la plume d'un républicain.

Le célèbre voyageur Guillaume Lejean a fréquenté le café de Buci jusqu'au jour où il fut atteint de la maladie qui devait l'emporter. Il avait une table sur laquelle il entassait ses papiers et ses notes. En écrivant ses articles, en corrigeant ses épreuves du *Tour du Monde,* il causait, écoutait, et ne manifestait jamais d'impatience. C'était le véritable caractère du Breton, tenace dans ses projets, bon dans ses relations. Après avoir été prisonnier de Théodoros, après avoir visité à différentes reprises la Turquie, la haute Asie, l'Égypte, l'Afrique septentrionale, il revint mourir dans sa Bretagne qu'il aimait avec tant de passion.

Un érudit d'un autre genre, M. Joannis Guiguard, y causait du moyen âge. Il connaissait ies châteaux, les blasons, l'histoire des grandes familles. Les masses sombres des anciens castels, leurs immenses salles voûtées ornées de peintures qui dénotent l'enfance de l'art; les armures, les gravures, les vieux livres ornés de brillantes enluminures plaisaient à son esprit. Il faisait dans sa conversation ou avec sa plume revivre ce monde écroulé.

Il y avait M. Cayla, rédacteur du *Siècle;* Fouque, jeune littérateur de grand talent, mort trop tôt ; Henry Mürger, qui adorait le quartier Latin ; Alfred Delvau.

M. Marius Topin, neveu de M. Mignet, fumait tranquillement son cigare en lisant les journaux. Ses livres ont une réputation méritée. *Le Cardinal de Retz, le Masque de Fer, la France et les Bourbons sous Louis XIV,* sont des œuvres remarquables qui ont valu à leur auteur des récompenses de l'Académie[1]. M. Julia Pingard, chef du secrétariat à l'Institut, préférait au cigare une superbe pipe en écume de mer, qu'il culottait avec amour. Mais les *immortels* ne le voyaient pas.

M. le docteur Bezançon, un des habitués du café, avait réuni tous les originaux des affiches innombrables qui, au lendemain de la révolution de 1848, couvrirent les murs ou les palissades qui entouraient les chantiers ou les terrains vagues. Il classa et relia lui-même cette curieuse et intéressante collection. Après les incendies de la Commune, quand la bibliothèque de l'Hôtel de ville eut, avec tant d'autres richesses artistiques, disparu dans les flammes, on la reconstitua à l'hôtel Carnavalet. M. Jules Cousin, nommé directeur d'une bibliothèque à peu près sans livres, fut bientôt à la tête d'un fonds sérieux. La ville vota quelque

1. M. Topin a succédé à M. Robert Mitchell comme rédacteur en chef du journal *la Presse*, acheté par M. Hubert Debrousse.

argent pour des acquisitions, des donataires généreux envoyèrent des livres, des plans, des gravures se rapportant à l'histoire de Paris. M. Bezançon offrit ses affiches. Quand M. Cousin se fut rendu compte par lui-même de l'importance du cadeau, il voulut aussitôt procéder à son enlèvement. Plusieurs tapissières furent chargées des précieuses affiches et le savant directeur de la bibliothèque de la ville de Paris eut la satisfaction d'avoir dans ses cartons des affiches d'une grande importance pour ceux qui s'occupent de l'histoire de nos trop nombreuses révolutions.

Presque tous les journaux, l'*Officiel* en tête, s'occupèrent de M. Bezançon, rendant justice à sa patience d'amateur et à sa générosité.

Les habitués du Procope ont fait du café de Buci leur lieu de réunion depuis la fermeture de ce vieil établissement. M. Ruolz, l'inventeur du procédé qui porte son nom ; M. Fort, un peintre qui a la spécialité de portraiturer les soldats à pied ou à cheval, ont leurs tables. Sa préférence pour les militaires a donné à M. Fort une apparence belliqueuse, il ne travaille que chaussé de bottes fortes. M. Tellier, graveur et dessinateur.

M. Valéry Vernier, écrivain délicat, va au café de Buci, et quelquefois aussi on y voit M. Alphonse Laffite, un des joyeux rédacteurs du *Tam-Tam* et employé sérieux au ministère de l'intérieur.

Un type singulier était un perruquier du quartier, politiqueur enragé et ami intime de Jules Miot. En 1848, après les affaires de juin, il se cacha dans un tas de charbon de terre quoiqu'il

ne se fût pas battu, mais il avait peur. Le charbonnier le trouvant dans sa marchandise voulut exiger une indemnité, prétendant qu'il avait détérioré sa houille. Sous l'Empire il rasait démocratiquement. Après le 4 septembre il eut des velléités de se mêler à ceux qui prétendaient sauver le pays, mais on ne le trouva pas d'assez bonne compagnie et il dut attendre des temps meilleurs. Pendant la Commune ce coiffeur se tint prudemment dans l'ombre, sa bravoure n'étant pas en rapport avec son ambition. A la politique ce marchand de tignasses joint la manie de faire des vers. Ayant été à la veille de marier sa fille, il envoya à ses clients la lettre de faire-part en tête de laquelle était le quatrain suivant:

Il n'est de célibat que dans la vie austère,
Si le monde se fit par la loi du mystère
Dieu permit de s'unir, et le premier langage
Fut celui de s'aimer pour bénir son ouvrage!

A la suite de ces vers venait l'humble prose, entourée de dessins emblématiques. Le gendre futur, ahuri sans doute de voir son beau-père se livrer à ces incartades, renonça au mariage et tous ceux qui avaient reçu la première lettre en virent arriver une seconde annonçant la rupture. Nous la citons également :

Si l'hymen est la loi de la sécurité,
La noble sympathie en fut l'anxiété,
Un cœur ne battant pas !... celui de l'innocence

Du bonheur conjugal, s'éloignant l'espérance
Il retourne en entier à la Paternité!

Ce merlan-poëte a eu un moment l'idée de se porter à la députation. Il a renoncé à son projet, peut-être a-t-il eu tort. Il aurait très-bien défendu la démagogie à côté de MM. Tolain, Marcou, Barodet et autres espiègles qui représentent si bien les démocrates avancés.





LA BRASSERIE SAINT-SÉVERIN



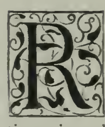
peu de distance du café de la Renaissance, dans la rue Saint-Séverin, se trouve la brasserie de ce nom. Établissement modeste et sans prétention à la célébrité ; la clientèle des hommes de la Commune lui valut en peu de jours une certaine renommée. Les anciens habitués du café Louis XIII, les politiques profonds de la brasserie Andler et du restaurant Laveur, devenus de hauts fonctionnaires sous le gouvernement du Comité de salut public, se rendirent à la brasserie Saint-Séverin pour boire de nombreux bocks, rédiger leurs proclamations insensées, préparer des arrestations, ordonner les marches des milices communales contre les Versaillais. Tous, ils étaient en bottes à l'écuyère, couverts de galons, armés de sabres et de revolvers. Tridon cependant n'eut jamais de goût pour l'uniforme. Du reste, il était contrefait, maladif, d'une laideur remarquable. Bon, quand il n'était pas surexcité par

la politique ou la boisson ; — nous ne voulons point dire par là qu'il avait l'habitude de se griser; il était au contraire très-sobre, mais un verre de bon vin pur lui faisait perdre la tête ; — lorsqu'il parlait politique, il s'animait tellement que souvent, tenant un couteau dans la main, il en menaçait ses interlocuteurs. Les frères Levraud, l'un médecin de l'ex-préfecture de police, l'autre chef de la première division à cette même ex-préfecture ; Genton, homme violent et sachant à peine lire et écrire, nommé magistrat par la Commune, fréquentaient également la brasserie. Au-dessus d'eux planait Raoul Rigault, qui assistait souvent à ces réunions.

Le ministre procureur général de la Commune arrivait à cheval, faisait caracoler sa monture sur le boulevard Saint-Michel, et, derrière un double lorgnon, regardait effrontément les femmes. Toute la bande des individus employés alors à la préfecture suivait Rigault et lui formait une cour brillante et distinguée comme on peut se l'imaginer.

Quant à la brasserie Andler, rue Hautefeuille, elle avait pour client principal le peintre Courbet ; elle eut dans un temps une réputation assurément méritée. Le célèbre déboulonneur allait manger au restaurant Laveur, rue des Poitevins. Son ami Chaudey l'accompagnait souvent; on parlait de peinture républicaine et de réformes sociales.

CAFÉ DE LA RUE J.-J.-ROUSSEAU



UE Jean-Jacques-Rousseau, près de l'hôtel de la Poste, au fond d'une cour, existait, vers la fin du règne de Louis-Philippe, un petit estaminet qui était le rendez-vous des révolutionnaires de cette époque.

On y voyait Caussidière, Lagrange, Martin Bernard, Louis Blanc et beaucoup d'autres qui préparaient dans cet établissement la chute de la branche cadette, et par conséquent s'apprêtaient à prendre sa succession en installant la République. Car en France, comme dans tous les pays sujets aux révolutions, il n'y a jamais de changé que les hommes et les étiquettes; quand ils sont au pouvoir, les radicaux deviennent conservateurs.

Lorsque éclata le mouvement de février 1848, qui devait aboutir à la chute d'une dynastie, personne, parmi les républicains, ne crut d'abord à la victoire. Les prudents du parti voulaient faire de l'agitation, mais ils recommandaient d'éviter

les luttes avec la troupe. M. Louis Blanc était au café de la rue Jean-Jacques-Rousseau, recueillant tous les bruits, recommandant la prudence à tous ses amis, lorsqu'on vint lui annoncer qu'on se battait. Il manifesta le plus profond désespoir, et ce tribun mieux doué pour la parole que pour l'action se mit à débiter de longues tirades accompagnées de gestes emphatiques. « Cette imprudence perd les républicains! s'écria-t-il; nous n'avons plus qu'à nous couvrir la tête de cendres! »

Sa douleur ne se calma que lorsqu'il sut que Louis-Philippe était parti. Alors, au lieu de se mettre des cendres sur les cheveux, il monta en imagination au Capitole, fonda la République, qui devait aboutir aux journées de Juin après avoir passé par le 15 mai.

M. Louis Blanc ne se souvient plus sans doute du petit café transformé en club et des sensations qu'il y éprouva le 23 février 1848.

L'auteur de la chanson que nous avons citée à propos de M. Ledru-Rollin ignorait probablement ces détails, car dans un accès de lyrisme il s'écrie :

O frère Louis Blanc! homme de grand génie,
Toi qu'on a vu, aux jours de Février,
Aux barricades sacrifier ta vie,
Fraternisant avec les ouvriers.
Au quinze mai, on te revit encore
Avec Barbès, toujours en combattant,
Pour déplacer ces hommes qu'on abhorre,
Ton drapeau rouge était au premier rang!



LE CAFÉ DE MULHOUSE



NTRE les cafés de Madrid et des Princes, au fond d'une cour, avec une entrée donnant sur le passage Jouffroy, orné d'un petit jardin où, à l'ombre de quelques arbres maigres, s'épanouissent des tables de bois, le café de Mulhouse, connu seulement des habitués, offre un refuge assuré à ceux qui redoutent les regards indiscrets des promeneurs. Là le fâcheux ne va point ennuyer de ses banalités le consommateur pacifique. Les femmes ne fréquentent pas le café de Mulhouse, parce qu'il n'est point assez en vue. Le public est composé principalement d'écrivains et de boursiers qui ont amené à leur suite des cordonniers de lettres, des tailleurs aimant les arts, des marchands de vin à l'âme pleine de poésie, et toute une tribu de quémandeurs de places de théâtres.

Le domino est en grand honneur au café de Mulhouse ; on médite les coups, on les explique,

et quelquefois, à propos d'un dé mal posé, s'engagent des querelles pacifiques où celui qui a mal joué est traité comme il le mérite.

Les journalistes qui fréquentaient le café avant le 4 septembre étaient ce qu'on est convenu d'appeler des réactionnaires, par opposition à leurs confrères dits *avancés,* réactionnaires sans doute parce qu'ils ne veulent pas profiter d'un bouleversement politique pour prendre les places lucratives, se faire nommer préfets, généraux, ambassadeurs, ministres ; parce qu'ils éprouveraient quelque scrupule à s'improviser fondeurs de canons, ou à porter le blanchissage des jupons de leur servante au compte de la *préfecture.*

Sous l'Empire, le café de Mulhouse avait pour habitué Aurélien Scholl, dont le lorgnon indiscret était toujours fixé sur une physionomie quelconque. Scholl ne manquait jamais l'occasion de placer un bon mot, quelque féroce qu'il fût, et n'épargnait personne.

Ses phrases à l'emporte-pièce arrivaient toujours à propos, et jamais il ne les préparait d'avance. Quelques-unes sont devenues célèbres. Ainsi, une après-midi, par un soleil splendide, suivant le trottoir de la rue de Richelieu, Scholl rencontra un *sang impur* tellement gris, que la chaussée n'était pas assez large pour les zigzags qu'il dessinait. Après une lutte suprême, ses forces l'abandonnèrent, il perdit l'équilibre et tomba la figure sur une bouche d'égout où s'engouffrait le ruisseau. Scholl se penche vers l'ivrogne, et lui demande de sa voix goguenarde :

« Vous rentrez déjà ? »

Inutile de répéter la réponse qui lui fut faite.

Flor O'Squar, alors rédacteur des échos du *Figaro,* se livrait aux jeux de mots les plus insensés. Nazet, le gendre de Flor, allait assez régulièrement au café de Mulhouse, Georges Maillard a fait longtemps sa partie de domino avec M. Grenier, ancien rédacteur en chef de la *Situation,* journal fondé pour défendre le roi de Hanovre et les autres princes allemands détrônés par la Prusse en 1866. Émile Hémery, rédacteur du *Peuple français,* ne manquait jamais. Il se montrait très-fier d'une superbe montre d'or qui lui a été donnée par Napoléon III; cette montre a sa légende fort curieuse.

Poëte à ses heures — une de ses chansons, *le Chapeau de la Marguerite,* a été chantée partout — M. Hémery avait fait une pièce de vers adressée au prince impérial. Cette poésie fut mise en musique par M. Armand Gouzien, puis le tout, précieusement enveloppé, fut porté aux Tuileries, l'adresse du fils de Napoléon. Naturellement les auteurs avaient mis une dédicace collective à leur œuvre.

M. Conti, secrétaire de l'empereur, les remercia au nom de son maître et une belle montre portant sur la cuvette ces mots : OFFERT PAR NAPOLÉON III A M. HÉMERY, parvint à ce dernier. On oublia le musicien. On s'adressa à M. Conti pour obtenir une autre montre, mais toutes les démarches échouèrent et rien ne vint du palais à l'adresse de M. Gouzien, qui fut froissé avec raison du

procédé. Ses notes valaient bien les paroles. A partir de ce moment il tourna les talons à l'Empire et devint républicain. M. A. Charpentier, qui devait plus tard, sous la Commune, organiser une conspiration qui inspira aux hommes de l'Hôtel de ville une inquiétude de tous les instants, suivait avec calme toutes les parties ; Camille Etiévant, rédacteur de la *Petite Presse,* était un des fidèles du domino ; Maisonneufve, du même journal, expliquait chaque coup. Paul Saunière songeait aux combinaisons les plus savantes, afin de tromper ses adversaires. Parade, du Vaudeville; Édouard Georges, M. Pruth, de la *Timbale d'argent ;* Charles Joliet, manquaient bien rarement. Ce dernier était à la *Liberté* au moment de la déclaration de guerre, et se livrait dans ce journal aux personnalités les plus vives contre les chefs allemands. Enfin, un jour, après une série d'invectives à l'adresse du roi de Prusse, l'article se terminait ainsi :

« Et maintenant, roi Guillaume, à nous deux ! au couteau ! »

Deux jours avant l'investissement, Joliet quitta Paris ; sa santé ne lui eût point permis de supporter les fatigues du siége. Il se rendit à la Rochelle en compagnie du Valaque Ganesco et fit partie du corps d'armée placé sous les ordres de M. Détroyat. Quand il rentra à Paris, il retourna au café de Mulhouse ; mais il fut reçu par une telle bordée de plaisanteries qu'il partit et depuis ne mit plus les pieds dans l'établissement. Flor O'Squar prétendit et prétend encore que Jo-

liet était allé chercher le fameux couteau qui devait arrêter le roi Guillaume dans sa marche.

Cependant dans cette aventure il n'y avait pas de quoi se fâcher. Le rédacteur de la *Liberté* emporté par la passion patriotique s'était cru un soldat et avait parlé ou écrit en conséquence. Lequel d'entre ses confrères n'en a pas fait à peu près autant?

Puisque le nom de M. Ganesco est venu sous notre plume, nous citerons de lui une anecdote peu connue et qu'il n'a jamais racontée.

On sait que ce Valaque avait proposé à l'Empire son concours et que M. de Persigny, irrité de ses basses instances et de ses plates adulations, le fit empoigner par la police, jeter à Mazas et de là à la frontière. M. Ganesco rentra en France, fit des courbettes à tous les hommes en place ; M. Rouher le prit sous sa protection et le fit naturaliser Français. Le Valaque, ayant acheté un domaine à Montmorency, voulut être conseiller général. Il se mit bien avec les paysans, donna des fêtes auxquelles il invita quelques journalistes qui y allaient pour s'amuser et entendre M. Ganesco débiter ses discours et le voir flatter les habitants de Montmorency. Un soir il y eut promenade aux flambeaux, puis l'amphitryon monta sur une table et commença ainsi son discours :

« Messious,

« Vous coyez peut-être que c'est oune incounu qui vous parle. Rassourez-vous. Z'ai amouné ici

des hommes qui savent ce que zo souis, une des plous distingués poublicistes de Paris, monsou Roubert Mitchell, moun ami, que ze vous présente... » L'orateur, se baissant de la table où il était perché, allonge la main, saisit un paletot et fait monter son propriétaire à son côté. Ce ne fut dans la foule qu'un immense éclat de rire; M. Ganesco, qui savait M. Mitchell près de lui, ne s'était pas retourné et avait empoigné son domestique couvert de sa livrée. Quant à M. Mitchell, ayant entendu le commencement du discours, il s'était douté de ce qui arriverait, et, ne voulant point servir de réclame à Ganesco, il avait disparu.

Il y a peu de temps encore, M. Ganesco occupait un poste élevé à la présidence, comme correspondant de la *Nouvelle Presse libre,* de Vienne, journal officieux de M. Thiers, et inspirateur politique de l'*Événement.*

Mais revenons au café de Mulhouse. M. Armand Sylvestre, Ludovic Hans, de l'*Opinion nationale,* étaient et sont restés des habitués, ainsi que les docteurs Moura et Bonnières, Arthur Pougin, le savant critique musical du *Soir.*

Des artistes connus, MM. Feyen-Lemis, de Groseilliez, Eugène Feyen, Moïse, Lapostolet, Morillon, Jundt, peintres ; Bracquemond et Boetzel, graveurs; Moulin, sculpteur, formaient un groupe où l'on discutait les questions ayant avec l'art des rapports plus ou moins directs.

Quelquefois on y voyait Koning, Schnerb, Gaston Mitchell, Albert Wolf, Henri Rochefort. Ce dernier ne se mêlait pas alors de politique, et les idées

émises au café de Madrid ne lui avaient point encore tourné la tête. Il recherchait au contraire les faveurs de la monarchie, et un jour, voyant un ruban vert briller à la boutonnière d'un de ses confrères, il dit à M. Robert Mitchell alors rédacteur du *Pays :*

« Si je faisais dans votre journal des articles en faveur de l'Italie, croyez-vous qu'on me donnerait la croix de Saint-Maurice et Lazare ? »

Victor Noir venait au café de Mulhouse voir Aurélien Scholl ; il était à cette époque le secrétaire de la rédaction du *Lorgnon*. Six semaines avant la catastrophe d'Auteuil, Noir avait voulu entrer au *Constitutionnel;* puis les radicaux, auxquels il était peu attaché, s'étant de nouveau emparés de lui, ils lui montèrent la tête pour une querelle qui ne le regardait pas et le conduisirent chez le prince Pierre Bonaparte, où il fut tué. Ceux qui l'avaient poussé se contentèrent de crier bien haut et se firent une réclame de son cadavre encore chaud.

M. Tony Révillon, le Timothée Trimm de la *Petite Presse,* faisait au café de Mulhouse du républicanisme en paroles.

Les événements ont peu changé le public du café; outre les noms déjà cités, nous trouvons encore M. Muraour, de la *Liberté ;* M. Cornaglia, du Vaudeville; M. Vasseur, l'auteur déjà célèbre de la musique de la *Timbale d'argent* et de la *Petite Reine*, A. Génevay, Léonce Petit.



LE CAFÉ DE MADRID



ONDÉ d'abord dans des conditions très-modestes, le café de Madrid ne tarda pas à devenir un centre où se réunissaient à certaines heures les rédacteurs des grands journaux de Paris.

Pendant une partie de la journée, on n'y rencontrait que des flâneurs qui entraient pour se rafraîchir ou se reposer ; mais à midi et surtout à partir de quatre heures, on voyait arriver des types à part, des figures allongées et soucieuses, fronts plissés, coiffures fantaisistes, depuis le gibus détraqué, taché, penchant mélancoliquement vers l'épaule, jusqu'au superbe chapeau de soie flambant neuf. Entre ces deux extrêmes, on remarquait le chapeau Rubens aux ailes immenses, le tuyau de poêle déjà retapé et rougissant sous les rayons du soleil, enfin, le couvre-chef sans nom, sans acte de naissance, affreux mélange de soie, de graisse, collé sur la tête. Ce dernier genre était toujours accroché aux patères, son proprié-

taire étant certain qu'on ne le lui changerait pas. Une fois entré, chacun prenait sa place, puis les conversations s'engageaient; on refaisait la carte d'Europe, on démolissait l'Empire, et la République devenait le gouvernement de la France. L'Empire a disparu, nous possédons la République, la carte de l'Europe est modifiée; ces profonds politiques ont vu leurs vœux se réaliser, mais notre pays sait ce que ces changements lui coûtent.

Ces clients du café de Madrid étaient les rédacteurs des journaux républicains qui, par prudence, n'osant point écrire ce qu'ils pensaient, sans que le spectre de la correctionnelle leur apparût, se le disaient entre eux.

Les aristocrates de ces réunions étaient MM. A. Hébrard, gérant du *Temps*, J.-J. Weiss, Ranc, Gambetta, Gustave Isambert. Quelquefois, M. Delescluze entrait et prenait part à la discussion. Ses collaborateurs au *Réveil*, MM. François Favre, Razoua, Charles Quentin, manquaient rarement à l'heure de l'absinthe.

De temps en temps, paraissait M. Génevay — le Severus du *Réveil* — dont la haute taille, les cheveux et la barbe longs et blancs, la figure maigre, l'air calme détonnaient au milieu de ce monde tapageur et emporté. Le bossu Alfred Naquet[1], qui devait se rendre célèbre en 1870 par ses achats de canons, faisait parade de sa science.

1. Député en 1871

Quand M. Gambetta était au café de Madrid, il se démenait et criait comme un possédé. Un jour, M. Weiss, ayant eu un procès, s'était défendu lui-même, et sa brillante plaidoirie avait obtenu le plus grand et le plus légitime succès. Le futur dictateur, serrant la main au spirituel écrivain, s'écria :

« Weiss, vous avez *charmantement* parlé. »

On voit que le langage de M. Gambetta était, en 1869, aussi indépendant que celui qu'il emploie à la tribune de la Chambre.

M. Ranc ne riait jamais; ses phrases étaient nettes, claires, incisives; on songeait, en l'entendant causer, aux exécutions sanglantes de la première République. Lorsqu'on se plaignait de l'Empire, voulant empêcher ses adversaires d'avoir des journaux, M. Ranc disait qu'il était dans son droit :

« Un gouvernement ne discute pas avec ses adversaires, il les supprime. » Seulement, il fallait que, selon lui, ce gouvernement fût la forme républicaine jacobine.

Déporté en Afrique pour affiliation au complot dit de l'Opéra-Comique, M. Ranc et quelques-uns de ses codétenus parvinrent à sortir de l'endroit où ils étaient internés, gagnèrent la frontière turque, arrivèrent à Tunis dans un état déplorable et s'embarquèrent pour Gênes. Une fois dans cette ville, il ne leur restait que quelques francs; c'était maigre. De plus, mal vêtus, hâves, ils n'inspiraient que peu de confiance à ceux qui auraient peut-être pu les employer Se réclamer

du consul de France, il n'y fallait pas songer. Un ami de M. Ranc, M. Permezel, comme lui compromis, et pour le même fait, se trouvait à Turin. C'était une ressource, mais il fallait, pour aller dans la capitale du Piémont, prendre le peu d'argent qui restait en caisse, et laisser à Gênes, absolument sans un sou, cinq ou six malheureux; car une fois arrivé, si celui qu'on cherchait était parti, il n'y avait plus possibilité de regagner Gênes; on ne possédait que juste la somme nécessaire pour gagner la cité piémontaise. Cependant, on ne pouvait hésiter. M. Ranc se mit en route, arriva à onze heures du soir à l'hôtel où était descendu M. Permezel. Le garçon dormait; en voyant cet individu mal mis, il crut avoir affaire à un voleur. Cependant, il répondit que M. Permezel était dans sa chambre, mais il refusa énergiquement de donner le numéro et de laisser monter cet étrange visiteur. Enfin, après une longue lutte de paroles, le garçon se décida à monter chez son locataire, et le lendemain, ceux qui étaient restés à Gênes apprirent que leur envoyé avait réussi dans sa démarche, et qu'ils allaient recevoir de l'argent pour s'acheter des habits et des vivres.

D'un caractère aussi absolu que M. Delescluze, partageant les mêmes idées politiques, M. Ranc ne put pourtant point s'accorder avec le rédacteur en chef du *Réveil,* et dut quitter la rédaction de ce journal. Du reste, le futur délégué à la guerre ne souffrait point qu'on lui répliquât, détestait la contradiction, et commandait de la

façon la plus hautaine au personnel qui l'entourait. La rage du pouvoir dominait dans ce jacobin, et il aurait sacrifié la moitié des existences de la population française, pour couler de force l'autre moitié dans son moule politique.

On ne savait point encore à cette époque que cet austère personnage n'était pas inabordable et que les ministres de l'Empire arriveraient avec lui à conclure certains arrangements. C'était au moment d'une élection partielle dans le Var, M. Dufaure[1] avait posé sa candidature, le gouvernement le combattait. M. Pinard, alors ministre de l'intérieur, rechercha l'appui des radicaux. M. Delescluze fit, en exécution du traité conclu entre lui, M. Pinart et M. Rouher, une campagne contre M. Dufaure, et le ministère lui acheta tous les jours 25,000 exemplaires du *Réveil*.

M. Isambert avait une ambition qui ne se manifestait que par accès. Grand et mince, la figure jaune, les joues creuses, le menton pointu, terminé par une petite barbiche d'un blond roux, les sourcils froncés, il riait rarement et du bout des lèvres, paraissait toujours songeur. Il ne pouvait, au *Temps*, être aussi violent que les rédacteurs du *Réveil*, mais il se rattrapait dans la conversation. Lorsqu'il parlait de l'empereur, il disait toujours *Lui*. Après le 4 septembre, il devint un des hauts fonctionnaires du ministère de l'intérieur, mais là encore il trouva M. Ranc, qui s'était emparé de la police, commandait à peu

1. Le garde des sceaux de M. Thiers.

près en maître, et éclipsait ses collaborateurs en républicanisme.

M. Isambert avait débuté dans le journalisme en même temps que M. Vermorel dans les petits journaux du quartier Latin, *la Jeunesse* et *la Jeune France*. Puis, les deux amis s'étaient brouillés, et chacun avait suivi sa voie; l'un, en 1866, dirigeait le *Courrier français*, l'autre était rédacteur du *Temps*. Avant d'entrer à ce dernier journal, M. Isambert avait passé d'abord par le *Courrier du Dimanche*.

Ayant une très-haute idée de sa valeur littéraire et de son importance politique, le jeune collaborateur de M. Nefftzer parlait beaucoup de lui et rarement de ses confrères; il affectait de les mépriser ou de ne pas même savoir leurs noms. Aussi portait-il toujours dans ses poches des numéros du *Temps* ou des épreuves de ses articles, et il profitait de la moindre occasion pour les lire. Il nous souvient, à ce propos, qu'ün soir, étant avec M. Vermorel dans un café du quartier Latin, M. Isambert entra, après quelques saluts très-guindés s'assit à une table, et tira des profondeurs de son paletot plusieurs numéros de journaux. Une *étudiante*, voisine de table de M. Vermorel, entendant que nous parlions du nouvel arrivé, s'informa si nous le connaissions. Notre réponse affirmative parut satisfaire la jeune femme, qui se replaça en face de son bock et avala quelques gorgées du contenu. Au bout de quelques minutes, elle entama de nouveau la conversation et demanda ce que faisait M. Isambert.

« Il est homme de lettres.

— Vous aussi?

— Oui.

— Mon frère également.

— Ah! comment se nomme-t-il? »

Elle nous dit un nom parfaitement inconnu.

« Dans quel journal écrit-il?

— Oh! il n'écrit pas. Il est dans une imprimerie où il se sert des lettres pour faire les journaux.»

Après quelques explications, nous finîmes par comprendre que le frère en question était compositeur. La pauvre fille avait confondu la profession d'écrivain avec celle de typographe. Cependant, elle parlait toujours de M. Isambert; nous nous demandions pour quel motif son nom revenait sans cesse sur ses lèvres gercées. Vermorel finit par s'en informer.

« C'est parce qu'il n'est pas amusant.

— Pourquoi? »

Elle nous raconta alors que, quelque temps auparavant, elle avait rencontré M. Isambert sous les ombrages de la *Closerie des Lilas*, et que, jusqu'au lendemain matin, il lui avait lu des articles imprimés ou manuscrits sur la politique.

A part ces petites faiblesses, M. Isambert n'en est pas moins un écrivain de talent, mais ses articles n'ont rien à gagner à être lus et commentés par lui aux habituées de Bullier.

Au café de Madrid, on voyait souvent les frères de Fonvielle, Émile Cardon, alors secrétaire de la rédaction du *Figaro*, le sympathique Alphonse Duchesne, qui avait écrit avec Alfred

Delvau les *Lettres de Junius*; Paul Manuel, l'auteur dramatique; Edouard Siébecker. Quelquefois M. A. Nefftzer y faisait une apparition. Razoua, assis en face d'un verre d'absinthe, fumait comme une locomotive, et ne songeait sans doute pas, en dégustant la liqueur verte, qu'il serait un des puissants de la Commune. Le photographe Carjat prenait part aux discussions politiques; Eyriés et Pradines écrivaient leurs correspondances aux journaux des départements, au milieu du bruit des jacquets, des disputes des joueurs de cartes sur des coups douteux. Leurs plumes rapides noircissaient le papier blanc, car il fallait que les lettres fussent mises à la poste avant six heures. Hector de Callias, une rose à la boutonnière, le gilet en cœur, le stick à la main, se promenait d'une extrémité à l'autre de la salle. Benassit, l'artiste de talent, dont les eaux-fortes ornent tant de livres, regardait d'un air calme ce va-et-vient continuel. Fernand Desnoyers, un poëte fantaisiste, montrait souvent son maigre profil aux habitués de Madrid, cherchant un ami qui voulût bien lui offrir un apéritif. Desnoyers eut un instant de célébrité. Lorsque la ville du Havre éleva une statue à Casimir Delavigne, il se rendit à la cérémonie d'inauguration, puis, lorsque le cortége officiel se fut retiré, le poëte, se plaçant au pied du monument, la face tournée du côté du public, dit à haute voix les vers suivants :

Habitants du Havre, Havrais!
Je viens de Paris tout exprès

Pour insulter à la statue
De Delavigne (Casimir).
Il est des morts qu'il faut qu'on tue
Dans l'intérêt de l'avenir.

Jean du Boys et Charles Bataille faisaient, avec Desnoyers, partie du petit groupe des poëtes fréquentant le café de Madrid; M. Léon Cladel, romancier aussi réaliste que républicain; M. Castagnary, talent fin et délicat qui a eu le tort de se plonger dans la politique; M. Desonnaz, rédacteur de l'*Avenir national;* M. Henri Fouquier, le successeur de M. Derrien au poste de chef de division de la presse au ministère de l'intérieur, Charles-Félix Durand, rédacteur de la *Presse*, étaient des habitués plus ou moins fidèles de Madrid. Quelquefois M. Francis Magnard, le spirituel rédacteur du *Figaro,* y faisait une courte station; Charles Monselet y montrait souvent sa figure réjouie. Un bonapartiste enragé, M. Florian Pharaon, s'asseyait dans le comité des *purs,* et avouait hautement ses opinions impérialistes. De temps en temps, le quartier Latin arrivait au boulevard Montmartre : Raoul Rigault, Eudes, Tridon, Landowski parlaient de la façon dont ils gouverneraient lorsqu'ils seraient les maîtres. On riait alors de ce qu'on prenait pour des hâbleries de cerveaux brûlés. Deux hommes peut-être croyaient à l'avenir de ces fous sinistres, c'étaient MM. Delescluze et Ranc. Ils s'imaginaient se servir d'eux comme d'instruments, les laisser se compromettre, et, s'ils réussissaient dans leurs projets, les mettre de côté et prendre leur place

Pendant le siége et surtout sous la Commune, le café de Madrid eut pour clientèle les chefs de l'Hôtel de ville, mais alors couverts de galons, faisant résonner leurs sabres et leurs éperons. Pas de soldats, tous commandants. Ces farceurs faisaient l'effet de ces états-majors des républiques de l'Amérique du Sud, où cinq ou six cents officiers généraux, dorés sur toutes les coutures, sont suivis d'une cinquantaine de nègres presque nus, munis de vieux fusils; ces nègres s'appellent une armée. Pour un corps de troupes composé d'un seul noir, il y a un général en chef, trois ou quatre aides de camp, plusieurs colonels, des chefs de bataillon, capitaines, lieutenants, puis ça s'arrête. Un républicain du nouveau monde ne peut avoir, dans les armées, un grade moindre que celui de lieutenant. Les libéraux français suivent les mêmes errements.

Sous le règne sanglant des communards, le café de Madrid dut fermer. Ses clients, trop fantaisistes, ne payaient que ce qu'ils voulaient; très-souvent, pour éviter toute discussion, ils ne payaient pas. Qui ne se rappelle Pipe-en-Bois, assis à la terrasse du café, sirotant un verre d'absinthe et regardant d'un œil attendri fonctionner les balayeuses mécaniques ou les appareils d'arrosage? Puis le colonel Razoua, commandant de l'Ecole militaire, qui faisait caracoler un cheval comme dans un cirque. L'inoffensif Pipe-en-Bois, abandonné par M. Gambetta, dont le témoignage pouvait le faire acquitter, fut condamné à une peine des plus dures, adoucie par la commis-

sion des grâces; Razoua, le lundi 21 mai, quitta l'École militaire, laissant les fédérés qu'il commandait se tirer d'affaire, et, costumé en civil, il se promenait le lendemain, mardi, sur le boulevard Montmartre, se dissimulant à tous les yeux; au bruit du canon et de la fusillade, il songeait au moyen de se sauver tandis qu'on exécutait les malheureux qu'il avait entraînés ou forcés de se battre.

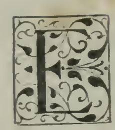
Aujourd'hui, le public du café de Madrid est disséminé un peu partout : sur les pontons, au bagne, à la Nouvelle-Calédonie, en Angleterre, en Suisse, au conseil municipal de Paris, à l'Assemblée nationale, au conseil général de la Seine.

En 1873, au coin du passage Jouffroy, l'un des anciens patrons du Madrid nous fut présenté. C'était un pauvre diable, mal mis, avec une barbe de huit jours. Il sortait de prison. Ayant eu la sottise de se mêler aux affaires de la Commune et l'imprudence de se laisser prendre, il avait été jugé et condamné. Sa peine expiée, il était rentré à Paris, espérant trouver quelques secours chez ses anciens clients qui l'avaient grisé avec leurs idées politiques; il fut renvoyé de l'un à l'autre et finalement n'obtint rien.





LE CAFÉ DE SUÈDE



EST-CE pour attirer les clients que le fondateur de cet établissement lui a donné le nom qu'il porte? Un prince suédois en rupture d'étiquette a-t-il habité ses environs, ou des Scandinaves l'ont-ils créé comme lieu de réunion? Aucune de ces suppositions n'est juste; probablement ce café a reçu son titre sans raison. Du reste, un limonadier n'est pas obligé de connaître à fond l'histoire universelle; les allées et venues des petits verres de son comptoir aux tables l'intéressent bien plus que les pérégrinations d'un empereur ou d'un roi. N'a-t-il point lui-même l'apparence d'un souverain? Il est vrai que son sceptre est une serviette, que son empire a pour bornes les murs qui séparent son café des boutiques voisines. Il envahit bien le trottoir; mais cet envahissement est légal, la préfecture de police lui a donné l'autorisation; la préfecture de

la Seine le fait payer tant par mètre carré d'asphalte occupé par les tables.

Comme sujets, le patron de café a ses garçons, auxquels il commande en maître absolu, les consommateurs ne sont que des tributaires qu'il exploite habilement. Son intérêt est toujours en éveil, et le tromper paraît difficile. Mais fermons cette parenthèse sur le limonadier et parlons du sujet qui nous occupe.

Le café de Suède est doré, pimpant; il a été et est encore le rendez-vous d'actrices, de littérateurs qui aiment à voir, l'hiver, à travers les glaces de la devanture, circuler les piétons enveloppés dans des vêtements épais, le col relevé, la tête enveloppée d'un immense cache-nez. L'été, le spectacle est plus gai. Le soleil brille, les toilettes sont fraîches, la démarche est légère, les flâneurs sont nombreux. Cependant, malgré tous ces avantages, beaucoup des anciens habitués du café de Suède l'ont abandonné ou ne le fréquentent plus d'une façon aussi assidue. Quelques *grecs* y avaient établi le centre de leurs opérations véreuses, des descentes de police furent opérées. Il y a quelque temps encore, la population du premier étage était très-mêlée, et on jouait le baccarat et le lansquenet ; les juifs, marchands de diamants, s'y donnaient rendez-vous. Dans l'après-midi, quelques amateurs de billard se livrent à une orgie de carambolages. MM. de la Bédollière, Richardet, Alfred Ixel, Sévilly, rédacteurs du *National,* jouaient leurs absinthes en une ou plusieurs parties de jacquet.

M. Antoine Gandon, l'auteur des *Trente-deux duels de Jean Gigon,* mort depuis quelques années, a été un des habitués du café de Suède. Lambert Thiboust, quand il entrait, était toujours accompagné de M. Paul Aubert, surnommé Pomme-au-beurre. M. Teissier a également un pylade, c'est M. Ernest Adam. On a donné à M. Verlé le sobriquet de Canuche, pourquoi Canuche?

M. Alfred Touroude, Havrais et auteur dramatique, qui se dit tout modestement le Shakespeare du XIXe siècle, fréquente le Suède. Ce jeune auteur admire ses pièces et parle de son génie. M. Durécu, ancien directeur des Folies-Bergères et de beaucoup de théâtres de province; Pons, l'excellent maître d'armes; Henri Chabrillat, exrédacteur du *Figaro,* attaché pendant la guerre à la personne du général Chanzy, décoré pour sa belle conduite, et aujourd'hui codirecteur des Folies-Nouvelles avec M. Cantin, son beau-père; Vermersch, le sinistre rédacteur du *Père-Duchêne;* Albert Glatigny, comédien et poëte; Legrénay, qui joue avec un succès étourdissant les rois dans les féeries, Hamburger, Alexandre père et fils, et beaucoup d'autres artistes, ont été ou sont encore les clients du café de Suède.

Tous les habitués du boulevard ont connu au moins de vue M. Glatigny, d'une taille que sa maigreur excessive faisait paraître fort longue. Il raconté comment un jour, voyageant en Corse, un gendarme le prit pour Jud, l'arrêta et voulait à toute force le faire monter sur l'échafaud. Le

Jud par erreur protesta, ne se laissa influencer ni par les flatteries, ni par les menaces, et fut mis en liberté. Pendant la guerre, son père, qui habitait la Normandie, fut presque victime d'une erreur semblable, on le prenait pour un espion.





LE CAFÉ DES VARIÉTÉS



De l'autre côté du boulevard Montmartre, en face des cafés de Madrid et de Mulhouse, sont les établissements similaires de la Porte-Montmartre, de Suède, des Variétés, Véron. A la Porte-Montmartre quelques écrivains, M. Alexandre Gresse, du *Peuple francais*, M. Charles Ducher, du *Pays*, et plusieurs de leurs confrères s'y rendaient, vers la fin de l'Empire, régulièrement à cinq heures ; au café Véron, la clientèle est plus bourgeoise, les artistes et les gens de lettres ne l'ont jamais fréquenté d'une façon assidue ; le café des Variétés, voisin du théâtre de ce nom, est le rendez-vous de tous les cabotins de province qui viennent à Paris chercher un engagement.

Au mois de mai, cette population, venue de tous les coins de la France, envahit les salles, entoure les tables, déborde sur le boulevard. Chacun parle de ses talents, de ses succès, et les camarades

absents ne sont pas épargnés. On entend prononcer à chaque seconde les mots de rappels, de couronnes, d'ovations. Ni hommes ni femmes, tous génies. Ils ne marchent pas, ils planent. Puis le jeune premier raconte ses conquêtes, l'actrice de quatrième ordre énumère les individus qui se sont ruinés ou tués pour elle. Mais au milieu de ce feu roulant de hâbleries, on devine facilement la vérité, et tous ces individus qui, soi-disant, ont des appointements fabuleux, ne possèdent en réalité presque rien. Beaucoup même manquent des quelques sous nécessaires pour s'offrir une modeste consommation, et regardent d'un œil mélancolique les bocks, les mazagrans, les carafons, les demi-tasses qui couvrent les tables. Les bottes éculées, le drap luisant, le linge d'un blanc qui n'est pas, hélas! douteux, les chapeaux démodés, prouvent mieux que les phrases les plus éloquentes la *gêne* qui se dissimule, la misère qui se cache. On reste plusieurs heures à boire un verre de bière, on cherche un ami ou une simple connaissance, on essaye d'emprunter cent sous... vingt sous, et l'on n'y réussit pas toujours.

Pendant les deux derniers mois du siége de Paris, le café des Variétés offrait, à partir de cinq heures du soir, l'aspect le plus animé ; on y étouffait littéralement. Le pétrole, qui avait remplacé le gaz, éclairait l'établissement ; toutes les tables étaient occupées par des gardes nationaux, des mobiles, des soldats qui mangeaient une abominable soupe aux choux, que quelques-uns trouvaient excellente. Comment le limonadier prépa-

rait-il ce mets ? Il ne l'a jamais dit. Les estomacs qui avaient conservé un reste de délicatesse se montraient récalcitrants. Il fallait voir les grimaces étranges, les haut-le-cœur des plus affamés. Pour faire passer la fameuse soupe, on buvait en abondance du vin, du punch, du café. Jules Vallès, la barbe hérissée, les cheveux au vent, se montrait assez souvent dans cette foule ; on le désignait du doigt, on prononçait son nom ; il était enchanté de produire son petit effet. Il avait déjà été mêlé à l'affaire du 31 octobre. Avec l'aide de ses partisans, il avait pillé et dévoré la viande et les vins que l'administration tenait en réserve à Belleville pour être donnés aux blessés ; de pareils exploits faisaient du bruit autour de son nom[1].

Le café des Variétés a eu un instant pour clientèle la plupart des habitués du café de Madrid. Un jour, un consommateur se fâcha avec le patron, toute la bande des journalistes passa de l'autre côté du boulevard, entra au café de Madrid, et s'y installa. M. Camille Debans, auteur des *Drames à toute vapeur*, faisait partie de la colonne d'émigrants.

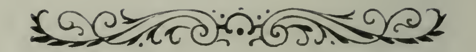
Quelques auteurs dramatiques fréquentent le café des Variétés, où ils trônent au milieu des artistes qui les flattent, dans l'espoir d'obtenir un rôle dans leurs pièces.

Les comédiens ont toujours eu à Paris un endroit pour se réunir, ce lieu de réunion ne pou-

1. Ce fait a été constaté dans un rapport paru an *Journal officiel.*

vait être qu'un café. Sous le règne de Louis XV ils se rendaient rue Rochechouart, au cabaret de Ramponneau, à l'enseigne des *Porcherons*. Après les *Porcherons* qu'ils abandonnèrent, ils choisirent un méchant bouchon de la rue des Boucheries-Saint-Honoré et passèrent rue de l'Arbre-Sec et de là, à peu de distance, rue des Vieilles-Étuves, tout près de l'endroit ou était né Molière. Chassés par les démolisseurs de la rue des Vieilles-Etuves, les artistes de province envahirent le Palais-Royal et de là émigrèrent au boulevard, aux cafés des *Variétés*, de *Suède*, et dans un petit établissement situé tout près de la Porte-Saint-Denis.





LE CAFÉ FRONTIN



Les événements politiques ont divisé les républicains, non en deux partis, mais en deux fractions qui peuvent se définir ainsi :

Fraction n° 1, composée de M. Gambetta et de ses amis, qui ont su ne point se mêler activement à la Commune et se créer des positions lucratives, grâce à leur prudence et à l'habileté qu'ils ont déployée.

Fraction n° 2, la plus nombreuse, formée des imbéciles et des bandits auxquels les premiers ont répété sans cesse qu'ils étaient la tête et le cœur de la France, et qui aujourd'hui sont à la Nouvelle-Calédonie, au bagne, en prison comme Mottu, ou simplement en disgrâce comme M. Bonvallet. Inutile de dire que les citoyens Mottu et Bonvallet espèrent bien revenir un jour sur l'eau, car le premier est convaincu que, si la vraie république eût existé, il n'aurait pas été condamné comme banqueroutier ; le second est non moins persuadé qu'une

vraie république ne se serait point occupée de ses petits manéges municipaux et que ses amis politiques ne l'auraient pas forcé de donner sa démission de membre du conseil municipal sous un régime véritablement radical.

Pour les causes que nous venons de citer, les individus compris dans la deuxième fraction ne peuvent donc se réunir librement ; quant à leurs amis qu'ils ont élevés sur le pavois, ils s'assemblent où ils veulent, vivent bien, font de l'opposition pour maintenir leur popularité dans les *nouvelles couches* et demandent de temps en temps l'amnistie. Leur façon de songer aux malheureux dont ils ont causé la perte nous rappelle cette histoire dont M. Charles Hugo a été le héros :

C'était vers la fin du siége de Paris, quand la population grelottante allait chercher, les pieds dans la neige, exposée à la pluie, la maigre part de nourriture destinée à l'empêcher de mourir de faim. En face de ce spectacle lamentable les plus durs se sentaient saisis de pitié.

M. Charles Hugo, fils du grand poëte, rédigeait le *Rappel* en compagnie de MM. Blum. Vacquerie, Paul Meurice et quelques autres. Comme aujourd'hui, le *Rappel* était lu par les démocrates qui portaient pieusement leur obole dans la caisse Hugo et compagnie.

Dans les premiers jours de janvier 1871. M. Charles Hugo donna, dans les bureaux du journal, un dîner où il invita ses collaborateurs. On mangea bien, on but encore mieux, et, comme le *Rappel* paraissait le matin, M. Charles Hugo,

étendu sur une chaise, dit en se tapant sur le ventre : « A présent que nous sommes satisfaits, allons écrire sur les misères du peuple ! »

Cette mauvaise plaisanterie fit sourire Vacquerie, Blum battit des mains, Meurice hocha la tête d'un air approbatif.

Les républicains *arrivés* sont aussi dévoués au peuple que l'est la tribu Hugo. Ils s'en servent comme d'un instrument, mais ils se moquent de sa bêtise. Au café Frontin règne le scepticisme le plus absolu, sauf des exceptions fort rares, parmi ces exceptions nous placerons M. Ranc.

Après la Commune, lorsque l'ordre fut rétabli, que tout danger eut disparu, M. Gambetta ayant quitté l'Espagne pour rentrer à Paris, le café de Madrid ne parut plus un établissement digne de recevoir les farceurs du 4 septembre qui à Tours et à Bordeaux avaient si bien vécu aux dépens de la France. Tous les radicaux ayant été ministres, sous-ministres, généraux, ne pouvaient plus se risquer au café de Madrid où ils auraient pu rencontrer de simples colonels en rupture de galons ou de modestes préfets à qui on avait fait des loisirs en se privant de leurs services.

L'état-major général républicain s'assembla donc au boulevard Poissonnière, à la brasserie Frontin. C'est là, autant que dans les réunions où l'on est convoqué par lettres, qu'on discute les *grands intérêts du pays*, un radical en a plein la bouche lorsqu'il prononce ces trois mots. M. Gambetta, que la *Gazette de France* appelle si spirituellement directeur du *Moniteur de Longjumeau*, fait

toujours des plans de campagne, malgré son peu de connaissances géographiques. Il se souvient pourtant encore d'avoir confondu Épinay, village près de Saint-Denis, avec Epinay-sur-Orge, et annoncé à la France la jonction des armées de Paris et de la Loire à Longjumeau. Les bouffonneries stratégiques de M. Gambetta ont fait pouffer l'Europe ; en finance et en politique, il est à peu près de la même force qu'en géographie. Du reste il est assez rare que celui qui n'a été toute sa vie qu'un avocat médiocre devienne du jour au lendemain un Louvois ou un Colbert. C'est au café Frontin qu'a été discutée l'élection de M. Barodet dont la nomination, comme le disaient MM. Frédéric Morin et Naquet dans les réunions publiques, devait consolider le gouvernement de M. Thiers. On a vu comment se sont réalisées ces prophéties, on peut juger par là du flair politique des radicaux. M. Spuller est une des colonnes du radicalisme : figure bouffie, barbe jaune, cheveux jaunes, style ampoulé, prétentions énormes, tel est en résumé le portrait de disciple de l'ex-dictateur qui profita de son influence pour faire nommer son frère préfet de la Haute-Marne. M. Spuller fait le désespoir des rédacteurs de la *République française*, ses entrefilets sont au moins de deux colonnes et ses petits articles occupent toute une page. M. Isambert a plus de talent que son collègue, aussi écrit-il moins. M. Naquet, député de Vaucluse, fréquente le café Frontin. On sait qu'il est orné d'une bosse remarquable. Cè défaut de conformation physique a servi de thème à une foule de plaisanteries

et les *purs* eux-mêmes ont risqué le mot pour rire sur l'œil de M. Gambetta et la gibbosité de son collègue à la Chambre.

Après la chute de M. Thiers deux électeurs radicaux se disputaient, et après un échange de phrases à l'usage des habitués des Folies-Belleville, ils en vinrent à se jeter à la face leurs candidats. L'un disait que l'ex-dictateur était borgne, l'autre parla des ondulations fantaisistes du thorax de M. Naquet.

« C'est pas vrai, il n'est pas bossu, dit le défenseur du député de Vaucluse.

— Pas bossu ! oh malheur. L'autre jour il a avalé un fil de fer et rendu un tire-bouchon! »

Le Naquettiste, interloqué, ne sut que répondre à cette phrase foudroyante et se réfugia chez le marchand de vins.

M. Carjat a suivi au café Frontin les ex-habitués du café de Madrid. Son objectif, son collodion, tout chez lui est radical. Son instrument ne fonctionnerait pas s'il était braqué sur un visage réactionnaire.

M. Ordinaire, député de la rue Grôlée, ne dédaigne point de s'asseoir sur les banquettes d'un établissement public. Il est aimable et en petit comité n'a point les idées farouches qu'il montre à la Chambre. Il a même ses petites faiblesses, et lorsqu'il se porta candidat à la députation, un trait de génie germa dans son cerveau. Les murs de la cité lyonnaise furent couverts de ses affiches et les journaux démagogues portèrent jusqu'aux coins les plus reculés de la Guillottière, la cité

sainte du radicalisme de Lyon, le nom du défenseur des droits du peuple. Mais la gloire d'être imprimé ne lui suffit pas, il voulut mettre le comble à la joie de la population en répandant à profusion son portrait. Un photographe parisien fut chargé de l'opération. M. Ordinaire croyait que les épreuves se tiraient par centaines en quelques heures, il fut assez désagréablement surpris quand il sut que plusieurs semaines étaient nécessaires pour obtenir un assez grand nombre de portraits. Cette opération était manquée, le candidat radical fut quand même élu. En 1872, il lui restait sans doute encore un certain nombre de photographies, car tous les petits boutiquiers de l'exposition de Lyon en ornèrent leurs étalages et les offrirent aux promeneurs moyennant un prix modique. Ce fut une mauvaise opération, les images restèrent pour compte à M. Ordinaire. Un autre incident de l'existence du député de la rue Grôlée. Il s'est battu en duel avec M. Cavalier, rédacteur de la *Patrie;* le garde des sceaux, qui était alors M. Dufaure, refusa au procureur de la République l'autorisation de le poursuivre et c'est son adversaire qui fut jugé, condamné, et finalement dut payer l'amende.

C'est la façon des républicains de prouver leur impartialité.

M. Barodet, député de Belleville et ex-maire de Lyon, va au café Frontin. Ce brave homme qui s'était fait donner des appointements comme magistrat municipal ne pouvait pas sérieusement rentrer dans la vie privée, ce qui l'eût forcé de tra-

vailler. On l'a envoyé à la Chambre où il a au moins son pain assuré pour quelque temps. Sa famille est tranquille, ses amis sont contents et lui est satisfait.

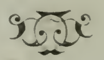
Quelquefois, pour se distraire de la politique, les habitués radicaux du café Frontin jouent aux cartes, mais ils ne perdent pour cela rien de ce qu'ils nomment leur dignité. Quand ils parlent, ils écoutent le son de leur voix; lorsqu'ils paraissent réfléchir, ils froncent le sourcil, et si un inconnu, fût-il radical, essaye de causer à l'un d'eux, on lui répond avec une froideur calculée. Ces aspirants au pouvoir suprême singent les grandes manières, il faut avouer qu'ils ne réussissent pas.

Un de nos amis qui les connaît presque tous particulièrement, étant allé au café Frontin, fut surpris de leur air compassé. Il dit en parlant d'eux :

« Ces farceurs s'imaginent qu'ils ont été de vrais ministres, on sait comment ça se fabrique ces hommes d'État, nous en avons fait.

— Il faut avouer que nous avons rendu à la France un triste service, » répondîmes-nous.

Le café *Frontin* a été abandonné par son public radical qui s'est transporté dans un établissement voisin, au café du *Pont-de-Fer*. On n'y voit plus que des commerçants du quartier.





LE CAFÉ DE LA PAIX.



PRÈS la conclusion de la paix, lorsque Paris, pendant plusieurs mois isolé du reste du monde, put ouvrir ses portes, tous ceux que les événements ou leur volonté avait fait quitter la capitale rentrèrent en foule pour revoir leurs familles, leurs amis, et surtout ce Paris si doux, si attrayant, si plein de charmes. Les groupes se formaient, les hommes politiques de tous les partis eurent leur lieu de réunion, non point dans l'intention de conspirer, puisque le gouvernement qu'on venait d'installer n'était que provisoire, mais pour causer de leurs espérances.

L'assemblée nouvellement élue avait, dans un instant de colère, prononcé la déchéance de l'Empire, que l'on rendait responsable des malheurs qui accablaient la France. Les communards futurs et les républicains s'unirent aux orléanistes et aux légitimistes dans cette manifestation. Mais si les partisans des deux branches royales étaient sin-

cères, leurs amis du moment se montrèrent habiles Il s'était passé après le 4 septembre des faits si extravagants, que MM. Picard et Cie furent enchantés d'avoir affaire à un adversaire qui ne pouvait alors se défendre, en mettant à son actif leurs inepties personnelles.

M. Thiers s'associait à ces haines contre les Bonaparte et s'arrangeait pour profiter des fautes de tout le monde. Tant que dura le principat de l'ex-ministre de Louis-Philippe, les partisans de l'Empire furent pourchassés partout, la haine contre eux était devenue une espèce de rage chronique.

Après la Commune, le président les fit surveiller pendant que s'échappaient les principaux chefs des assassins et des incendiaires que le maréchal de Mac-Mahon venait d'écraser.

Cependant on ne pouvait faire disparaître tous ceux qui avaient servi l'Empire. On vit quelques bonapartistes sur les boulevards, MM. Boffinton, de Saint-Paul, comte de Palikao, E. Dréolle et beaucoup d'autres se montrèrent.

Les impérialistes se réunirent au café de la Paix, sur le boulevard des Capucines, qui reçut alors le surnom de boulevard de l'île d'Elbe.

On ne pouvait choisir un plus bel emplacement, comme lieu de réunion, que le café de la Paix. Situé au coin de la place du nouvel Opéra, dans un des splendides immeubles construits sous le règne de Napoléon III, cet établissement est décoré avec un grand luxe. Plafonds peints, moulures, colonnes élégantes, lustres superbes, glaces

immenses dissimulant les murs, c'est un palais merveilleux où tout le monde peut entrer. A côté s'élève la masse immense de l'Opéra ; en face, de l'autre côté du boulevart s'ouvrent l'avenue Napoléon, qui s'arrête à la rue Louis-le-Grand, et la rue de la Paix, bâtie par le chef de la dynastie impériale. A l'extrémité de cette voie, la place Vendôme, où l'on aperçoit la colonne d'Austerlitz, dont la reconstruction est à peine terminée. Tout, dans ce quartier, rappelle le souvenir des deux Empires, instinctivement autant que par goût, les amis et les défenseurs de Napoléon vont s'y promener, causer des grandeurs passées ou de leurs espérances.

M. Piétri va assez régulièrement au café de la Paix.

Préfet de police sous l'Empire, il avait excité la haine de Raoul Rigault qui, au 4 septembre, se précipita sur la préfecture de police avec l'intention de prendre la place de M. Piétri ; mais il dut se retirer devant M. de Kératry et se contenta d'une position bien au-dessous de celle qu'il ambitionnait.

M. Jolibois, ancien conseiller d'Etat, y charme ses auditeurs par sa parole facile et élégante. Nous nous souvenons qu'en 1872, à propos du fameux procès Jules Favre contre son ancien ami, qui l'avait accusé d'avoir falsifié les registres de l'état civil, M. Jolibois était un des défenseurs de l'adversaire de l'avocat républicain. C'était au Palais de justice, il était six heures du soir lorsqu'il commença à parler. Des lampes éclairaient

la salle toute remplie d'avocats, de journalistes, des amis et des ennemis des plaideurs. Après avoir résumé en quelques mots sa vie sous l'Empire, M. Jolibois pénétra dans le vif de la question et entra dans les détails les plus intimes de l'existence de M. Jules Favre; il terminait par cet acte qui amenait l'ancien membre du gouvernement de la défense nationale sur les bancs de la cour d'assises. M. Favre baissait la tête et ne répondait point à ces reproches sanglants qui tombaient sur lui sans qu'il pût trouver un mot d'excuse.

M. Abbatucci, fils de l'ancien garde des sceaux, MM. Boyer et Lefebvre, préfets sous l'Empire, font partie de la réunion du café de la Paix, de même que M. Mouton, qui a été chef du cabinet de M. Piétri, aujourd'hui rédacteur de l'*Ordre*, MM. Falcon de Cimier, Gimet, anciens préfets; MM. Besson, Genteur, Goupil, anciens conseillers d'État; M. Alfred Darimon; M. Adelon, secrétaire général du ministère de la justice, dans le cabinet du 2 janvier 1770; le général Ferri-Pisani-Jourdan, comte de Saint-Anastase; le général de Beaufort d'Hautpoul; M. Galloni-d'Istria; M. Ganivet; M. Levert, ancien préfet du Pas-de-Calais; M. Hervet, de l'*Ordre*; M. Casanova; M. de Valon; M. Dussaussoy; M. de Saincthorent; M. Henri de Fontbrune, rédacteur du *Pays*; M. Charles Gaumont, rédacteur de l'*Ordre*; M. C. Romanet, ancien rédacteur de la *France*, qui a passé ensuite au *Constitutionnel*; M. E.-J. Lardin, rédacteur du *Soir* et de la *Liberté*, où il a

publié des articles intéressants sur l'administration des postes; M. Lagrange.

Nous avons raconté les services que M. Mouton[1] avait rendus à plusieurs détenus politiques. Il est probable que si ces individus, maîtres de Paris sous la Commune, s'étaient emparés de sa personne, ils l'eussent gardé comme otage. C'est de la reconnaissance radicale. M. Sencier, le dernier préfet du Rhône sous Napoléon III, M. le baron Servatius, M. Henri de Lagarde font partie du groupe impérialiste. Ce dernier, ancien rédacteur du *Pays,* reprit du service en 1870 et se battit sans s'occuper du parti qui était au pouvoir. Comme le baron Saillard, Ernest Baroche et tant d'autres, il ne défendait point Pipe-en-Bois, mais la France.

Nous citerons encore M. Jolibois fils, M. Thierry, M. Théodore de Grave, qui a été rédacteur principal du *Petit Figaro,* et a rédigé pendant près d'un an les *Échos* du *Gaulois,* sous le pseudonyme du *Domino*; M. Francis Aubert, secrétaire de la rédaction du *Peuple français*, sous la direction de M. Auguste Vitu, ensuite rédacteur du *Gaulois,* de 1872 jusqu'aux premiers mois de 1873. M. Aubert accompagna le prince Napoléon, lorsque M. Thiers, jugeant la France compromise par la présence chez M. Maurice Richard de ce membre de la famille impériale, le fit conduire à la frontière. Quand on apprit la mort de l'empe-

1. *Six Mois à Sainte-Pélagie.* (Souvenirs révolutionnaires.

reur, M. Aubert se rendit à Chislehurst et adressa au *Gaulois* des correspondances fort intéressantes. Quelquefois on a vu M. de Saint-Paul, ancien directeur général au ministère de l'intérieur, assis à une table du café de la Paix.

Sur ce coin du boulevard on rencontre souvent M. Paul de Cassagnac, M. Rogat dont le duel au parapluie avec M. Ratisbonne a égayé Paris pendant quelques jours aux dépens du rédacteur des *Débats;* MM. Alexandre Gresse, Dugué de la Fauconnerie, Léonce Dupont et beaucoup d'autres personnalités marquantes du parti bonapartiste





LE RAT-MORT



OMME beaucoup d'autres établissements publics, cafés ou restaurants, le *Rat-Mort* a dû sa vogue aux écrivains qui l'ont fréquenté. Non pas qu'à eux seuls les écrivains puissent former une clientèle sérieuse, mais ce sont leurs connaissances, dont le nombre est incalculable, et les curieux qui envahissent les tables et forment un public consommant beaucoup et payant en général assez régulièrement.

Autrefois, quand on savait que M. de Villemessant et sa rédaction allaient dans un restaurant quelconque, vite de nombreux consommateurs s'y précipitaient pour voir manger et entendre parler le célèbre directeur du *Figaro*. Dans cette queue qui suit la gent écrivante, il y a les familiers, les aspirants familiers et les timides. Les premiers font parade des places de théâtre qu'ils obtiennent, des billets qu'on leur donne pour

assister aux réunions scientifiques, littéraires ou agricoles. Les seconds recueillent les épaves que veulent leur laisser les plus avancés en faveur; quant aux troisièmes, ils cherchent une occasion de faire remarquer leur présence en écoutant les conversations politiques, artistiques, suivant les jeux et prononçant de loin en loin quelques paroles.

Autrefois, alors qu'on s'occupait beaucoup d'art et fort peu de politique, — il faut bien avouer que les affaires n'en allaient pas plus mal, — tout le monde était mêlé, toutes les écoles étaient confondues; mais lorsque, quittant le journal, la politique s'est mêlée au roman, à la sculpture et à la peinture, les sociétés se sont séparées, formées par groupes, et il fut admis que tel barbouilleur avait énormément de talent pour la reproduction sur la toile d'un cube de pierre de taille ou d'une casquette graisseuse, que tel romancier possédait un génie hors ligne parce qu'il avait fait une description d'un ouvrier se grisant chez un marchand de vin, si ce peintre ou cet écrivain avaient des opinions avancées. Le Titien ou Raphaël sont placés, dans cette école, bien au-dessous de MM. Courbet et Manet.

Chaque groupe eut donc son café à lui, et on sut qu'à tel établissement se réunissaient les démocrates réalistes, qu'à tel autre on trouvait les réactionnaires, c'est-à-dire les admirateurs sincères et sans parti pris de tout ce qui est beau. Le café du *Rat-Mort*, après avoir été un rendez-vous purement littéraire, se changea en un centre poli-

tique où l'on s'admirait mutuellement, où chacun riait des idéologues.

Le vrai nom du *Rat-Mort* est café *Pigalle,* situé en face de la *Nouvelle-Athènes,* établissement fréquenté par beaucoup d'hommes de lettres. Les débuts du café Pigalle furent des plus modestes ; mais un hasard heureux le fit sortir de l'obscurité, et du jour au lendemain il eut la clientèle de son concurrent.

Alfred Delvau , Castagnary et Alphonse Duchesne furent ses premiers habitués. Ayant eu une dispute avec le patron de la *Nouvelle-Athènes,* ils traversèrent la rue et allèrent s'attabler au nouveau café. Les peintures étaient encore fraîches, les plâtres encore humides, et l'on respirait dans la salle du premier étage une odeur tellement désagréable qu'un des nouveaux clients dit : « Cela sent le rat mort ici. » Le café était baptisé.

Bientôt toute la bande des amis des déserteurs de la *Nouvelle-Athènes* les suivit. Henri Mürger y alla quelquefois. A. Pothey, le graveur sur eau-forte, devenu rédacteur du *Gaulois,* y montra sa bonne et franche figure. Les peintres, les sculpteurs, les acteurs, les cabotins y arrivèrent. Des figurantes, des modèles d'atelier jouaient entre elles des consommations que payaient les hommes. Les joueurs de cartes ou de billard causaient art et littérature après une *capote* ou entre deux carambolages. Le soir se retrouvaient là presque tous les habitués du café de Madrid. La barbe rouge d'Eugène Ceyras brillait sous les reflets du gaz, et le poëte Desnoyers, dont nous avons déjà

cité le nom, cherchait, comme toujours, un ami résolu qui voulût bien dépenser quelques sous en sa faveur. Il faut dire que ses recherches étaient généralement couronnées de succès. Il ignorait absolument ce que c'était que de payer pour lui, et surtout pour les autres. Un jour, pourtant, se trouvant avec Monselet, ils burent chacun deux bocks dont Desnoyers solda le montant, soit un franc. Ce fait étrange, inouï, le surprit tellement, que ce jour devint une date dans sa vie. Quand on lui parlait de n'importe quoi, il disait :

« C'est huit jours avant la soirée où je payai deux bocks à Monselet. » Ou bien : « C'était six mois ou un an après que j'ai eu payé deux bocks à Monselet. » Ces deux consommations soldées par lui et bues par un autre, Desnoyers n'en perdit jamais le souvenir.

M. Catulle Mendès donnait quelquefois des soirées à ses amis, il faisait prendre les consommations au café Pigalle. Ses invités, tous poëtes, faisaient assez souvent une station au *Rat-Mort*. Coppée, Henry Cantel, Albert Mérat, Léon Cladel, se sont assis souvent sur ses banquettes. Aujourd'hui, le rendez-vous des *parnassiens* est la boutique de l'éditeur Lemerre.

Pendant la Commune, les habits brodés brillaient au *Rat-Mort*. Bon nombre de ses habitués étaient devenus colonels, intendants, membres du conseil siégeant à l'Hôtel de ville. Un des types les plus bizarres de cette époque était un nommé Massenet de Marancourt. Cet individu avait d'abord essayé de pénétrer dans le parti catholique, et

un livre signé de lui, *les Échos du Vatican,* le mit un peu en relief. Mais lorsqu'on connut sa valeur il fut mis de côté. Il devint révolutionnaire, et, grâce à ses antécédents, on lui donna aussitôt un grade fort élevé sous le règne des *purs* qui brûlèrent Paris.

La chute de la Commune dispersa naturellement une partie de la clientèle du *Rat-Mort.* Mais aujourd'hui beaucoup d'habitués, — les modérés, — sont revenus, les discussions politiques et d'art et les parties de billard ou de cartes ont repris leur cours.





LA BRASSERIE DES MARTYRS

DINOCHAUX.



a brasserie des Martyrs a eu une certaine réputation. Si les hommes d'un véritable talent ne l'ont jamais fréquentée assidûment, en revanche les poëtes inoccupés, les peintres, les sculpteurs en mal de chefs-d'œuvre s'y rendaient régulièrement. Dieu sait la façon dont on arrangeait les réputations, comment on traitait les *arrivés*. M. Firmin Maillart, qui a connu la brasserie au temps de sa splendeur, a, dans une spirituelle pochade, mis en relief les habitués de cet établissement, heureusement situé du reste, entre Montmartre et les grands boulevards, au pied de la fameuse colline dont tant d'artistes et d'écrivains habitent les sommets. On s'arrête à la brasserie pour reprendre haleine, attendre un ami pour renouer une conversation interrompue, surtout pour boire et fumer. Du reste la gent artistique a un faible très-prononcé pour les hauteurs. Est-ce parce

que les loyers sont moins chers, la vie matérielle à meilleur compte, l'air que l'on respire plus vif; ou bien les gens de lettres, peintres ou sculpteurs suivent-ils sans s'en rendre compte les mouvements d'une vanité qui leur est naturelle?

Les Parisiens du XVIII[e] siècle affectionnaient le quartier qui s'élève entre les boulevards extérieurs et le tracé actuel de la rue Saint-Lazare. Ils allaient aux *Porcherons* pour faire des parties de plaisir. La rue des Martyrs s'appelait *des Porcherons*. Géricault, le célèbre peintre, y est mort en 1824; M[me] Boulanger, artiste de l'Opéra-Comique, qui a joui pendant longtemps d'une réputation méritée, est morte en 1850 au n° 20. Le fameux cabaret de Ramponneau était au coin des rues de Clichy et Saint-Lazare .Le jardin de Tivoli, qui a eu une si grande célébrité par ses fêtes, couvrait de ses pelouses le flanc de la colline traversée aujourd'hui par la rue de Tivoli, le passage du même nom, et avait son entrée rue Saint-Lazare.

Dinochaux, surnommé le *restaurateur des lettres,* avait son établissement rue de Bréda. Il était fier de ses clients et leur ouvrait un crédit illimité, quand ils étaient arrivés à un degré de réputation dont il restait, du reste, seul juge. Les hommes de lettres ou les artistes qui n'avaient pas la chance d'être appréciés assez haut se voyaient obligés d'aller au *Rat-Mort*. Mais le jour où un volume, un article de journal, un tableau, une statue, une gravure, un dessin, une page de musique, une note heureusement lancée, une tirade bien dite avaient mis en relief un individu, Dinochaux, con-

naissant les difficultés de la vie pour les débutants, offrait aussitôt le crédit le plus large. Il n'attendait pas qu'on lui demandât.

Inutile de dire qu'il y eut des abus et que le restaurateur perdit beaucoup d'argent. Henry Mürger, Monselet, Ponson du Terrail, Mengin, devenu plus tard chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon, Albert Brun, sous-préfet de Sedan, et des centaines d'autres que nous pourrions citer, ont vécu durant des années chez Dinochaux. Pendant le siége de Paris il aida beaucoup de ses pensionnaires. Sous le règne des communards il tint à honneur de n'augmenter que très-peu ses prix, malgré la cherté des aliments. Ce sacrifice acheva sa ruine. Il mourut, sa maison fut mise en faillite et M. de Villemessant acheta les créances, qui formaient la partie la plus importante de l'actif.





LE CAFÉ DE CHOISEUL



LE voisinage du Théâtre-Italien et des Bouffes-Parisiens attire au passage Choiseul beaucoup d'auteurs dramatiques et d'artistes qui, naturellement, trouvent plus commode de causer assis que debout. Le système péripatéticien, malgré ses charmes, finit souvent par fatiguer; puis il y a les journaux à consulter, il faut lire les appréciations des critiques sur les pièces et leurs interprètes. La clientèle de quelques-uns des cafés des environs est donc en majeure partie composée de personnalités attachées à ces deux théâtres.

Les jours de première aux Bouffes ou lorsqu'aux Italiens chante Mlle de Belloca, le passage est littéralement encombré. Les gilets en cœur, les gants blancs, la raie au milieu du front, un bouquet à la boutonnière, indiquent les admirateurs des étoiles des théâtres de M. Comte et de M. Bagier.

Les toilettes tapageuses des actrices et des femmes du demi-monde attirent les regards, les boutiquiers regardent ce défilé d'un air blasé, depuis

longtemps ils sont habitués à ces physionomies, la plupart des hommes et des femmes leur sont connus, et ils attendent qu'un gant se déchire, qu'une canne s'égare, pour remplacer ces objets.

L'installation provisoire de l'Opéra à la salle Ventadour a donné un surcroît d'animation au passage Choiseul, et les petits commerçants espèrent se rattraper un peu des pertes que leur a fait subir la trop longue fermeture des Italiens.

Pendant longtemps la salle des Bouffes est seule restée ouverte, puis MM. Strakosch et Merelli ont repris la direction des Italiens et y ont ramené le public aristocratique, enfin, l'incendie détruisant la salle de l'Opéra, la troupe de notre grande scène musicale a dû alterner avec la troupe italienne, en attendant que M. Garnier ait terminé le magnifique monument du boulevard des Capucines.

Parmi ceux qui ont fréquenté ou qui fréquentent encore le café Choiseul, nous citerons MM. Strakosch et Merelli, directeurs des Italiens, tous deux bien appréciés dans le monde artistique. Ce qui explique la rancune de quelques-uns contre M. Strakosch, c'est l'incontestable habileté dont il a donné des preuves si nombreuses, la réputation bien méritée qu'il s'est faite dans le monde artistique. On a appelé *chance* son talent, ce mot résume parfaitement les idées mesquines et étroites de ceux qui, ne réussissant à rien à cause de leur impuissance, ne voient dans les coups de fortune des autres que le résultat d'un bonheur insolent.

Du temps que M. Offenbach trônait aux Bouffes

Parisiens, il allait souvent au café Choiseul en compagnie de ses beaux-frères, MM. Robert et Gaston Mitchell, de M. Comte, aujourd'hui directeur des Bouffes ; M. Jules Noriac, qui en a tenu pendant quelques années le sceptre directorial ; M. Gressier, ancien ministre sous l'Empire ; M. Picard, avoué de la ville de Paris, qu'il ne faut point confondre avec son homonyme, député de l'opposition, membre du gouvernement de la défense nationale, ministre de l'intérieur et des finances de ce même gouvernement, ambassadeur à Bruxelles, proposé par M. Thiers comme gouverneur de la Banque de France, en un mot, apte à tout et propre à rien, se sont assis aux tables du café. Le Picard ministre ne montrait d'aptitude réelle qu'à toucher de fort beaux appointements, l'autre défendait énergiquement les intérêts de la ville de Paris. Ce qu'on lui a présenté de baux antidatés au moment des expropriations, ce qu'il a dû lutter pour mettre à néant ces titres fantaisistes et réduire les prétentions des expropriés est inénarrable.

Un jour, un charbonnier de la Cité lui présente un bail, antidaté de plusieurs années, fait sur papier timbré. Le bonhomme croyait déjà tenir une somme énorme pour sa bicoque. Mais il ne savait pas que ce papier porte dans le filigrane la date de sa fabrication ; l'avoué le place en plein jour, il avait été fabriqué trois années après le millésime.

MM. de Najac, Edmond About, rédacteur en chef du *XIXe Siècle,* M. de Porto-Riche, auteur dramatique, Jaime fils, l'auteur en collaboration avec M. Noriac du livret de la *Timbale d'argent ;*

le commandeur Léo Lespès — Timothée Trimm du *Petit Journal;* — Grisart, le célèbre compositeur, à qui Anvers est fier d'avoir donné le jour; Bagier, directeur des Italiens; Ponson du Terrail, Cogniard père, directeur des Variétés, puis du Château-d'Eau; Paul Siraudin, vaudevilliste spirituel et habile confiseur; Penavaire, l'auteur de la musique de *Ninon et Ninette,* pièce jouée à l'Athénée; Arthur Heulhard, rédacteur en chef de la *Chronique musicale;* Victor Champier, secrétaire de Vapereau, auteur du *Dictionnaire des Contemporains,* Gaston Escudier, fils de l'éditeur des œuvres de Verdi; ont été plus ou moins assidus au café Choiseul.

M. Gaston Escudier est directeur du journal *l'Art musical.* Il a publié un ouvrage, *les Saltimbanques,* illustré de cinq cents dessins par Crauzat.

Un sénateur, M. L...., très-âgé, très-cassé, s'y rendait quotidiennement, attiré par une demoiselle de comptoir à laquelle il lançait des regards aussi brûlants que le lui permettait son grand âge. A-t-il été heureux?

L'éditeur Lemerre et beaucoup de poëtes qu'il édite, M. Chavet, directeur de *l'Europe artiste:* M. Neymarck, directeur du *Rentier,* beau titre pour un journal, plus beau encore s'il est porté par un individu; M. Halanzier, directeur de l'Opéra, sont aussi parmi les habitués. On pourrait appliquer à M. Halanzier les quelques réflexions que nous avons faites à propos de M. Strakosch, il a des ennemis parce qu'il est intelligent et habile. Il a été associé à Lyon avec M. d'Herblay, comme

directeur du Grand-Théâtre, puis il a dirigé l'Opéra de Marseille et est arrivé à Paris.

Parmi les artistes, nous citerons MM Nicolini, Ciampi, Verger, des Italiens; Gil-Perez, du Palais-Royal; M. Vianesi, chef d'orchestre des Italiens; Cohen, premier violon de l'orchestre de ce théâtre; M. Émile Badoche, secrétaire de la direction et *chroniqueur* au *Courrier d'État*. M. Badoche avait épousé Mme Cambardi, chanteuse, morte dans tout l'éclat de son talent en 1861.

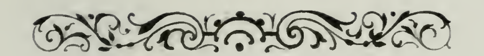
Dans un coin, qui leur est spécialement réservé, sont les correspondants des journaux anglais: M. Holt-Wite, du *New-York Tribune*; M. Longhurst, de *l'Économiste*; M. Hely Bowes, du *Standard*. Pendant la désastreuse guerre de 1870, M. Bowes n'a point quitté notre pays, et son journal a été le seul parmi tous les organes de la presse britannique qui n'ait point pris parti pour les Allemands. Le 4 septembre, il se trouvait sur le boulevard regardant les énergumènes qui brisaient les écussons des magasins, lorsqu'il rencontra son tailleur. Le prince de l'aiguille portait le costume de garde national, ce qui était tout naturel; à son côté pendait un superbe sabre de cavalerie, et sa ceinture menaçait de se briser sous le poids de deux revolvers et d'un long poignard turc. L'écrivain anglais lui demanda où il allait dans cet accoutrement:

« Monsieur, les circonstances sont graves, il faut se montrer! je vais au café du Helder. »

M. Édouard Hervé, le sympathique directeur du *Journal de Paris*, rend au café Choiseul de

fréquentes visites à M. Bowes. M. le docteur Decaisne, rédacteur scientifique du journal *La France*, lui parle politique ; des compatriotes sachant où le trouver, l'entourent, lui causent, et, au milieu de ce bruit, de ces phrases entrecoupées, de ces discussions, l'infatigable écrivain trouve le moyen de répondre à chacun, de faire sa correspondance, d'envoyer des télégrammes, de prendre des notes.





LE CAFÉ SAINT-ROCH



OBESPIERRE habitait rue Saint-Honoré, chez le menuisier Duplay, à peu de distance de cet établissement, dont il était, d'après la chronique, un des habitués. Mais que le *vertueux Maximilien* ait ou non fréquenté le café Saint-Roch, il lui avait dans tous les cas laissé son nom, et sous l'Empire les habitants du quartier l'appelaient le café Robespierre. Comme les amateurs de bière n'ont point de préférences politiques lorsqu'il s'agit de savourer cette boisson, on voyait à ce café Charles Muller, légitimiste, fondateur de la *Liberté*, qui plus tard céda ce journal à M. Emile de Girardin; A. Grenier, un bonapartiste; Aurélien Scholl, un sceptique; Victor Noir, un parfait républicain, du moins en apparence; Gambetta, Laurier, Michelant, rédacteur du *National* passé ensuite à la *France*.

Ce surnom de Robespierre donné à son établissement faillit être fatal au propriétaire du café

Saint-Roch. Lorsque les troupes occupèrent ce quartier après la prise de Paris sur les communards, on crut que ce débit de boissons était un centre où se réunissaient les partisans du pétrole, une enquête eut lieu et n'aboutit à aucun résultat. Les mânes du filandreux avocat d'Arras auraient tressailli, si après la mort de ce célèbre guillotineur son nom avait suffi pour faire exécuter un innocent.





LES CAFÉS DES BOULEVARDS



ANS les premières années du règne de Louis-Philippe, les boulevards étaient loin de ressembler à ce qu'ils sont de nos jours. Le Palais-Royal était encore le centre où se réunissaient les flâneurs, et tous les provinciaux arrivant à Paris se rendaient d'abord aux galeries pour admirer le mouvement de la population, les boutiques étincelantes, les cafés remplis de consommateurs. Seul, le boulevard des Italiens — surnommé boulevard de Gand — attirait un certain public. C'étaient les *gommeux* du temps, auxquels on donnait le nom de *gandins*.

A l'époque dont nous parlons, la magnifique avenue qui s'étend de la Madeleine à la Bastille n'était pas bordée dans toute sa longueur d'une double rangée de belles maisons. Sauf Tortoni et le café de Foy, au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, on n'y voyait que des cabarets de deuxième ordre et des marchands de vin.

A l'endroit où se trouve actuellement le café du Helder, le boulevard était en contre-haut, une rue étroite, pareille à un large fossé, séparait la large chaussée des maisons. On peut juger du coup d'œil que devait offrir ce coin de la rue de la Michodière par ce qui reste encore de la rue Basse-du-Rempart. En peu de temps, le quartier se transforma. Un Allemand fonda le café du Grand-Balcon, célèbre par la qualité de sa bière. Le professeur de billard, Paysan, y donna des leçons de carambolage. Puis ouvrirent l'*Estaminet de Paris,* le café *Richelieu,* le *Divan des Panoramas,* dans la galerie du même nom, l'*Estaminet de l'Europe,* le café de la *Terrasse,* le café *Frascati.* Tous ces établissements, après une vogue plus ou moins longue,disparurent et furent remplacés par d'autres. Nous avons parlé déjà des cafés de Madrid, de Mulhouse, des Variétés, de Suède. Le café *Anglais* jouit d'une grande réputation, mais les littérateurs, les artistes et les hommes politiques ne s'y rendent qu'à propos de banquets, et notre spirituel ami, Fervacques, a donné dans les *Mémoires d'un décavé,* la véritable physionomie de cet établissement. Au café *Riche,* le soir, on rencontre souvent Scholl, Emile Villemot qui, en 1871, rédacteur d'un journal de Saône-et-Loire, entra au *Gaulois*, passa à *l'Éclair,* et ensuite à *l'Événement.* M. Pertuiset, qui a fait un voyage de découverte à la Terre-de-Feu, prend l'air de Paris au café Riche, quand il revient d'une expédition lointaine sur les rives de la Seine.

La *Maison Dorée* a pour client le plus riche

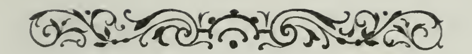
journaliste de France, M. Hubert Debrousse, directeur politique de la *Presse*. A *Tortoni* on voit quelques-uns des personnages que nous avons déjà cités en parlant d'autres cafés; le *Helder* est fréquenté spécialement par des officiers en retraite ou en activité de service. Le café de Foy, qui est plutôt un restaurant, a toujours eu une clientèle d'hommes politiques et d'écrivains. En 1830, il avait pour habitués les conservateurs; quelques années plus tard, M. Armand Carrel et ses amis s'y rendirent, et leurs discussions violentes finirent par faire disparaître ceux qu'on appelait alors comme aujourd'hui des réactionnaires. Les garçons de l'établissement se mirent eux-mêmes à politiquer; un soir, ils se réunirent après la fermeture du restaurant, allèrent sur la place de la Bastille où ils entonnèrent la *Marseillaise* et se dirigèrent vers le pont d'Austerlitz où était à cette époque établi un péage, et, au nom de la liberté, voulurent passer sans payer. Il y eut une lutte avec le poste, les chevaliers du tablier furent arrêtés, jugés et condamnés les uns à l'amende, les autres à six mois de prison. Flotte, qui devint un personnage en 1848, faisait partie de cette expédition. A cette époque, il épluchait les légumes au restaurant de Foy, la politique en fit un des apôtres de la réforme sociale.

Parmi les autres clients célèbres de ce café, on vit M. Émile de Girardin et Armand Marast. Sous l'Empire, il eut toujours des habitués appartenant aux lettres, et aujourd'hui on y remarque encore MM. Hector Pessard, Clément Laurier, Scholl,

Arthur Meyer, Gaston Jollivet, rédacteur de la *Presse*, etc. Le vice-roi d'Égypte y est allé à chacun de ses voyages à Paris.

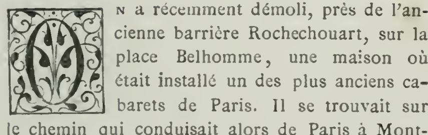
En remontant le boulevard, au coin du faubourg Montmartre, est le restaurant Vachette, tenu par M. Paul Brébant qu'on a surnommé, comme feu Dinochaux, le *Restaurateur des Lettres*. Parmi ses habitués, on remarque Robert Mitchell, rédacteur en chef du *Soir*; Jules Prével, Gustave Lafargue, rédacteurs des échos de théâtre au *Figaro*; Jehan Valter, du *Paris-Journal*; Victor Koning. La plupart des écrivains et des auteurs dramatiques sont allés ou vont encore chez M. Brébant. Le voisinage des théâtres et des bureaux de journaux attire ce public spécial vers le boulevard Montmartre.





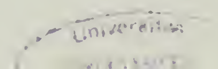
LE

CABARET DE LA PLACE BELHOMME.



N a récemment démoli, près de l'ancienne barrière Rochechouart, sur la place Belhomme, une maison où était installé un des plus anciens cabarets de Paris. Il se trouvait sur le chemin qui conduisait alors de Paris à Montmartre.

Sous Louis-Philippe, il était tenu par un individu attaché à la police. Sa clientèle se composait en grande partie de tous les conspirateurs de l'époque, qui y tenaient deux réunions par semaine, le lundi et le jeudi. Le jeudi, on présentait les affidés; le lundi, on les recevait. Les habitués étaient Caussidière; Ribeyrolles, rédacteur de l'*Émancipation* de Toulouse; Albert, qui devait, en 1848, faire partie du gouvernement provisoire; Lagrange, de Lyon; A. Chenu, qui a écrit un livre sur les *Conspirateurs;* V. Léoutre, gérant de la *Réforme ;*



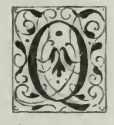
Tiphaine; Grandmesnil; Fargin-Fayolles; Pilhes; le fameux Lucien de la Hodde, agent secret du préfet de police, qui était ainsi tenu au courant de tout ce qui se disait dans les réunions. En 1846 on ferma l'établissement et ses clients furent arrêtés; peu de temps après, le cabaret put rouvrir.

Le nommé Bastié, qui avait été commissaire extraordinaire en 1848, dans les Pyrénées-Orientales, a été le dernier propriétaire de l'immeuble de la place Belhomme, où pendant le siége on avait établi une roulette dont le maximum était de cinquante francs et le minimum de un franc. Bastié mourut pendant la Commune.





LE COUP DU MILIEU



UAND on a franchi le plateau de Châtillon, au delà de Fontenay-aux-Roses, suivant un sentier qui traverse les terres en culture, on arrive à un endroit où une grande fissure s'ouvre sous vos pieds. C'est une espèce de V immense creusé dans le sol. Le fond est à peine assez large pour l'étroit sentier tracé par les promeneurs. Les parois rapides étaient autrefois boisées, mais le voisinage de Paris a donné de la valeur au terrain, les arbres forestiers ont été arrachés et remplacés par des essences plus productives. Des noyers, des pruniers, des poiriers bien taillés, à l'écorce propre et luisante, sont rangés en lignes droites ; à leurs pieds rampent des fraisiers ou fleurissent des violettes. Bientôt cette fissure s'évase et on se trouve au milieu de riches jardins. Un joli chemin qui longe au sud

le vaste plateau est, ou plutôt était bordé de petites maisons presque entièrement cachées par le feuillage épais des arbres. Un de ces immeubles appartenait à une brave femme qu'on appelait familièrement la mère Sense, qui y avait installé une espèce d'auberge connue seulement des artistes. L'endroit où se trouvait cette hôtellerie s'appelle *le Coup du Milieu.*

Avant la guerre, la maisonnette, entourée d'un jardin planté d'arbres vigoureux, au toit couvert en partie de mousse et de plantes sauvages qui y poussaient, y fleurissaient comme dans une serre, offrait au flâneur le moyen de se reposer en respirant à pleins poumons l'air pur saturé des parfums des bois. La mère Sense servait du petit vin frais dans des pichets de grès, les tables de bois étaient souvent surchargées de vases de toutes formes et de toutes grandeurs. Mais ce qu'il y avait de mieux dans cet établissement, c'était sa clientèle.

Des littérateurs amoureux du calme et de la verdure, des peintres à la recherche d'un paysage, en avaient fait un centre de leurs réunions. On faisait des mots, on commençait un roman, on esquissait un tableau. Henri Mürger y allait en compagnie de Schaunard, et le charmant auteur de la *Vie de Bohème* trouvait souvent l'inspiration sous les ombrages du *Coup du Milieu.* Joannis Guigard, l'amoureux des castels, des armures, des usages du moyen âge, songeait aux chevaliers bardés de fer, aux tours crénelées, aux mâchicoulis, aux herses, aux fossés, aux ponts-levis de cette époque

et rappelait que Châtillon, de son nom latin *Castellio*, devait son origine à des forteresses bâties sur son territoire. Alfred Delvau aimait les arbres, les fleurs, les ruisseaux. Charles Monselet rédigeait les menus. La Bédollière improvisait des chansons ; Pierre Dupont buvait ; Fouque songeait à un article ; un poëte poitrinaire, Armand Lebailly, toussait. Un autre poëte, qui cumulait avec la profession beaucoup plus lucrative d'employé de l'octroi, a écrit la vie de Lebailly, mort très-jeune, et qui a laissé outre des vers fort médiocres, la *Vie de Madame de Lamartine* et la *Vie d'Hégésippe Moreau,* œuvres plus sérieuses, qui ont paru dans la collection du *Bibliophile français.*

Lebailly était protégé par M. E. Legouvé, qui l'aida de sa bourse et de ses conseils. Ce pauvre garçon avait dans son talent une foi profonde, et s'imaginait être le poëte le plus distingué de son temps. Il rimait à tort et à travers ; un jour qu'il se trouvait sans doute à la tête de quelques fonds, il nous adressa l'épître suivante :

Cher ami, c'est pour demain soir,
Que nous faisons du café noir ;
S'il vous plaît d'en boire une goutte,
Vous n'avez qu'à prendre la route
Du seul numéro quarante-un :
Vous le connaîtrez au parfum !

Si vous désirez une assiette,
A cinq heures on servira.
On ne verra pas une miette

Après. — A sept, on fumera,
Et si vous venez en casquette,
A neuf heures on vous pendra !

A cette époque, Lebailly restait rue Vavin, dans une espèce de maison, dite meublée, dont il occupait un des cabinets les plus dégarnis de meubles.

Fernand Desnoyers, encore un poëte, faisait partie des réunions du Coup du milieu. Un type étrange était le libraire Pick de l'Isère, gesticulant, parlant haut. Les rares passants s'arrêtaient au son de cette voix vibrante, à la vue de ces bras remuant comme un télégraphe aérien, de cette figure maigre, percée de deux yeux noirs et vifs, encadrée de longs favoris noirs. Pick avait une bande de voyageurs qui plaçaient dans les départements des codes, des livres, tous à la louange de l'Empire. Desnoyers a écrit une plaquette : *Une Journée de Pick de l'Isère,* qui n'a été tirée qu'à une soixantaine d'exemplaires et est aujourd'hui introuvable.

Pick a eu une foule de secrétaires, quelques-uns se sont fait un nom dans les lettres. L'un d'eux — qui n'a jamais été littérateur — entra chez lui en sortant de la maison de détention de Loos, dans le département du Nord, où un jury l'avait envoyé pour le punir de faits qualifiés crimes par le Code. Ce garçon, toujours peu scrupuleux, épousa une femme ayant le double de son âge, mais possédant une fortune considérable. Devenu riche, l'ex-pensionnaire de la centrale se mit à le prendre de très-haut et à trancher de l'aristo-

crate Malgré tout, quand il tend, d'un air protecteur, le large battoir qui lui sert de main, on voit que ces doigts longs et énormes ont été employés à une besogne rude. Mais beaucoup ignorent qu'ils ont fabriqué des chaussons de lisière. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que Pick connaissait parfaitement le passé de cet individu. Il voulait faire un essai qui ne lui réussit pas.

M. Gustave Huriot, rédacteur en chef de la *Revue de l'Empire,* résidait à la tour de Crouy et allait souvent chez la mère Sense. De la *Revue,* il passa au *Courrier français* et ensuite à la *Liberté* de l'Yonne, journal fondé par M. Lepère, député républicain de ce département. M. E. Bayard, peintre de talent, affectionnait aussi la tour de Crouy. Cet artiste fut décoré par l'impératrice le 15 août 1870. Après le 4 septembre, il se montra un des plus acharnés contre le souverain tombé et fit un tableau représentant Napoléon III traversant en voiture le champ de bataille de Sedan tout jonché de cadavres et fumant une cigarette. M. Bayard, du reste eut beaucoup de collègues, et au moment où la Frauce était envahie et vaincue, un grand nombre de Français, ou se prétendant tels, n'hésitèrent point à solliciter une décoration qu'ils n'avaient point méritée ; mais on ne songeait guère à vérifier des titres à une distinction honorifique dans un pareil moment.

Après la guerre étrangère et la Commune, quand les maisons des environs de Paris furent reconstruites, l'auberge du *Coup du Milieu* resta à peu près seule ruinée. Ses murs abîmés, ses fenêtres

brisées, son toit effondré, formaient un navrant contraste avec la végétation vigoureuse du jardin. Les extrémités des branches pénétraient dans les chambres, les fleurs sauvages grimpant le long des murailles ornaient le rebord des croisées et semblaient regarder curieusement les débris qui jonchaient le parquet pourri et crevassé. Sur les murs de la salle principale se détachaient les œuvres fantaisistes des artistes, anciens clients de la mère Sense, qui avaient peint des scènes gaies. Tous ces personnages, avec leurs costumes aux couleurs voyantes, se riaient, se lutinaient, se prenaient la taille et les mains, dansaient.

Des inscriptions en allemand annonçant le séjour de nos vainqueurs cachaient en partie des numéros de bataillons français. Des amis de la Commune avaient écrit des insultes à l'adresse de nos soldats et des louanges pour leurs amis, qui venaient de brûler Paris et d'assassiner les otages. Si M. Joseph Prudhomme, en villégiature, avait passé devant ces ruines, il eût pu dire à son épouse, en rajustant ses lunettes et en lui montrant les peintures :

« Ces artistes, ça n'a jamais connu l'économie. User tant de couleurs pour rien ! »

En effet, que pouvaient dire à son esprit obtus les noms de Mürger, de Delvau, de Monselet, de Pierre Dupont ? Les joies, les espérances, les causeries, les amitiés, les désespoirs qu'avait abrités la modeste maison de la mère Sense étaient pour lui choses absolument indifférentes.

Pour celui qui se souvient, le passé repa-

raît ; il ferme les yeux et aussitôt commence le défilé joyeux des amis et des années écoulées. Les hommes sont nu-tête et en bras de chemise; les femmes ont accroché leurs chapeaux aux branches, les cheveux flottent sur les épaules, les rires éclatent; les oiseaux, habitués à ce vacarme, égrènent leurs notes, le feuillage frissonne. Mais bientôt le rêve qu'on a fait éveillé s'évanouit; il ne reste que la verdure, le ciel bleu, le soleil brillant et un monceau de débris. L'œuvre des hommes n'existe plus, celle de Dieu est toujours aussi merveilleuse.







TABLE



Achevé d'imprimer

EN NOVEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-QUATORZE

PAR J. CLAYE

POUR E. DENTU, LIBRAIRE

A PARIS



